LE PASTEUR,

OU

L'ÉVANGILE ET LE FOYER,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX PARTIES,

PAR

MM. ÉMILE SOUVESTRE ET EUGÈNE BOURGEOIS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 10 FÉVRIER 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RUDOLPHE	MM.	MUNIÉ.
STANKAR		JEMMA.
RAPHAEL		LACRESSONNIÈRE.
FRÉDÉRIC		POTIER.
JORG		DELORIS.
LE DOMESTIQUE		LANSOY.
LINA	Mmes	GRAVE.
DOROTHÉE		DAUBRUN.

Yth 13573

ACTE I.

Le théâtre représente un salon; portes au fond et à droite, porte et fenêtre à gauche. A gauche, un poêle et un fauteuil; à droite, un guéridon avec une corbeille dans laquelle se trouvent une tapisserie et des soies; du même côté, mais plus au fond, un piano; tout-à-fait au fond, une console avec des vases à mettre des fleurs. Quand le rideau se lève, Lina est assise sur le fauteuil de gauche; elle est plongée dans la rêverie; une tapisserie commencée est tombée à ses pieds.

SCÈNE I.

LINA, STANKAR, *entrant par le fond.*[*]

STANKAR.

Bonjour, Lina.

LINA, *tressaillant,*

Ah! bonjour, mon père.

STANKAR.

Je venais chercher les listes d'inspections que je dois expédier aujourd'hui au grand forestier et que ton mari a la bonté de dresser pour moi.

LINA.

Rudolphe n'est point encore de retour.

STANKAR.

Ah!... il avait promis cependant d'être aujourd'hui aux Sennhutten... Nous ne pouvons tarder à le voir.

LINA, *amèrement.*

Qui sait? En venant habiter la campagne, Rudolphe n'a pu renoncer à tous les plaisirs de la ville : Saltzbourg a des charmes qui lui font oublier tout le reste! Le moyen de lutter contre les soixante-dix mille volumes de la bibliothèque!...

STANKAR.

Allons, vas-tu être jalouse de livres, par hasard?

LINA, *vivement.*

Pourquoi non? Qu'importe l'objet de la passion de Muller, si cette passion le détourne de moi? Toute sa vie ne doit-elle pas m'appartenir comme la mienne lui appartient?... Pourquoi me laisser seule à mes tristesses, à mes inquiétudes, à mes ennuis?

[*] Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

STANKAR.

Pourquoi? ma fille, parce que son mariage ne l'a point dégagé de ses devoirs d'homme et de pasteur. Vous regrettez le temps qu'il donne à ses études ou aux bonnes œuvres?

LINA.

En effet, qui sait si quelques-unes de ces dernières n'ont point pour Rudolphe un charme qui lui fait oublier mon attente, si parmi ceux que sa parole conseille et sonsole ne se trouve point quelque femme plus heureuse?

STANKAR.

Hein?

LINA.

Par exemple, cette jeune fille, qu'il défendit il y a un mois contre les hommes qui l'insultaient et dont il nous a vanté la beauté.

STANKAR.

Lina... ceci n'est point une idée de vous! Elle vous vient de votre cousine, madame Dalchild.

LINA, *relevant sa tapisserie.*

Et quand cela serait? Ma cousine a pu m'éclairer de son expérience... elle connaît mieux que moi le monde.

STANKAR.

Le monde!... Savez-vous ce qu'elle appelle de ce nom? Une réunion d'égoïstes ou d'imbéciles qui prennent la corruption pour de la finesse et qui préjugent toujours le mal par impuissance de cœur pour comprendre le bien... Oh! cette madame Dalchild! pourquoi a-t-elle quitté Vienne? Je la voudrais au diable... ou à la cour, ce qui reviendrait au même.

LINA.

Mon Dieu, mon père, vous accablez cette pauvre Dorothée de brusqueries, d'epigrammes, et vous ne vous laissez point adoucir par l'égalité de son humeur.

STANKAR, *brusquement.*

Je n'aime pas les gens qui ont l'humeur égale; c'est une preuve de leur insensibilité ou de leur hypocrisie. Votre cousine, par exemple, tout ce qu'elle sent, elle le dissimule, et quand elle ne dissimule pas, c'est qu'elle n'a rien senti. L'usage du monde a poli son cœur comme un caillou roulé par les flots. Encore si ses conversations ne vous troublaient pas!...

LINA.

Moi?

STANKAR.

Vous, Lina. Je ne suis qu'un vieux soldat sorti des camps

pour vivre dans les bois; mais il est des occasions où la tendresse tient lieu de science. Elevée dans la retraite, vous ignoriez les plaisirs du monde, vous n'y auriez jamais songé si cette femme n'était venue vous les vanter.

LINA.

Peut-être avez-vous raison... Oui, quand madame Dalchild me parle de cette société où une femme se trouve entourée de tout ce que le luxe et les arts ont d'enivrant, prévenue dans tous ses caprices, étourdie d'hommages caressants, où la vie vous emporte enfin comme un char de fête; malgré moi, ces récits me fascinent, et je les écoute comme j'écoutais les récits de ces merveilleuses féeries qui enchantaient mon enfance.

STANKAR.

Et vous voulez que je ne maudisse pas l'arrivée de cette femme! Ah! voyez-vous, Lina, madame Dalchild, votre cousin Frédéric de Wrangel, et surtout ce nouvel ami, M. Raphaël de Leuthold, ce sont autant de mauvais génies entrés dans notre maison.

LINA, *vivement.*

Taisez-vous, mon père, voici Dorothée.

SCENE II.

LES MÊMES, DOROTHÉE, *entrant par la droite.*

DOROTHÉE, *à Lina sans voir Stankar.*

Eh bien, chère, vous attendez donc toujours? Votre Rudolpho n'est point arrivé? Mais savez-vous que c'est affreux? Voir à peine son mari... quand on n'a pas d'autre distraction... car vous vivez ici comme dans les forêts du Nouveau-Monde.

STANKAR, *à part.*

C -dire alors que nous sommes des sauvages.

DOROTHÉE.

Pas un co t, pas un bal, pas même une soirée! M. Muller ne veut voir pe e. Il me semble pourtant que la porte d'un pasteur devrait être 'erte à tout le monde!

STANKAR, *j un regard à Dorothée.*

Plût à Dieu qu'elle eût été 'ours fermée!

DOROTHÉE, *se urnant.*

Ah! pardon, major, je ne vous ava int aperçu! *

STANKAR.

Je vous ai aperçue, moi, madame.

DOROTHÉE, *ironiquement.*

Je vous souhaite le bonjour, major.

* Stankar, Dorothée, Lina.

STANKAR, *brusquement.*

Je vous remercie.

DOROTHÉE, *à part.*

Comme il est poli!

LINA, *à Dorothée.*

Avez-vous reçu des lettres de Vienne?

DOROTHÉE

Rien encore!... Mes amis m'oublient...Oh! je le prévoyais, du reste... Quand le malheur vient, il faut s'attendre à l'abandon. Et cependant Dieu sait que de protestations d'attachement avant la ruine de M. Dalchid. (*Elle soupire.*) Ah!

STANKAR, *imitant son soupir.*

Ah!... Voilà le chapitre des regrets qui va commencer!

DOROTHÉE

Oui, et ce ne sera pas vous qui y ajouterez le chapitre des consolations. — Ah! nous menions là-bas une vie si joyeuse!... Vous ne pouvez comprendre ma tristesse, chère belle, vous n'avez pas vu notre habitation de Vienne! M. Dalchid l'avait fait orner d'après ses propres dessins.

STANKAR.

Des dessins de banquier! ce devait être joli.

DOROTHÉE.

On venait de tout meubler en laque et en vieux Saxe. Les vestibules avaient été transformés en serres, et j'avais trois équipages!... Ah! l'heureux temps!... Hélas! qu'êtes-vous devenus, mon bel hôtel! mon paradis terrestre!

STANKAR.

Eh parbleu! votre paradis terrestre a été vendu à l'encan... vendu à des juifs qui en feront une auberge ou une salle de bals masqués; car voilà où conduisent ces existences charmantes; on fait le prince en attendant qu'on fasse banqueroute.

DOROTHÉE, *blessée.*

Major!

LINA.

Mon père...

STANKAR.

Est-ce vrai, oui ou non? M. Dalchild n'a-t-il pas été forcé de se sauver en Angleterre, et vous de vous réfugier aux Sennhutten.

LINA, *prenant la main de Dorothée.*

Ah! je la remercie d'avoir pensé qu'elle trouverait ici des amis!...

DOROTHÉE.

J'en étais sûre, et c'est pourquoi j'ai choisi votre maison.

STANKAR.

Et aussi parce que madame n'en avait point d'autres.

DOROTHÉE.

Je savais que Lina me recevrait avec plaisir maintenant qu'elle était chez elle.

LINA, *cherchant à changer la direction de l'entretien.*

Vous aviez donc appris mon mariage?

DOROTHÉE.

Par hasard; seulement, je puis vous l'avouer maintenant, je me trompais sur le mari.

LINA.

Comment cela?

DOROTHÉE.

On m'avait assuré que vous étiez fiancée à notre cousin, Frédéric de Wrangel.

LINA.

On vous avait dit vrai.

STANKAR, *haussant les épaules.*

Oui, c'était un de ces sages projets formés par les parents à la suite d'un souper de baptême et dans l'attendrissement que produit le vin du Rhin.

DOROTHÉE.

Mais le cousin Frédéric est très-aimable.

STANKAR.

Comment donc! n'est-ce pas un de nos hommes à la mode? il sait danser, monter à cheval et il chante des romances! Aussi vient-on de le nommer conseiller. Du reste, aussi incapable de réunir deux idées que...

DOROTHÉE.

Que moi, n'est-ce pas? Ne vous gênez donc pas, major; continuez.

STANKAR.

Inutile... vous avez achevé ma phrase.

DOROTHÉE, *à Lina.*

Mais comment enfin ces premiers projets de mariage ont-ils été abandonnés?

LINA, *assise à droite.*

Mon Dieu! rien de plus simple: il y a quelques mois, un voyageur qui avait failli périr dans les eaux de la Salzach fut re-

cueilli aux Sennhutten... C'était monsieur Rudolphe Muller. Sa convalescence fut longue, elle me permit de le connaître...

DOROTHÉE.

De lui plaire... et le major consentit à vous unir? Ah! c'est charmant! un mariage d'inclination! j'adore les mariages d'inclination, moi; j'en aurais fait un, si je n'avais pas épousé monsieur Dalchild. Mais comment Frédéric prit-il la chose?

STANKAR.

Parfaitement, il se fâcha...

DOROTHÉE.

Ah!...

STANKAR.

Il jura même que nous ne le reverrions jamais, et j'en avais accepté l'espérance, mais quand vous êtes arrivée...

DOROTHÉE.

Il est revenu pour moi? eh bien, je l'en remercierai. (*Voyant Lina qui tient à la main un écheveau.*) Désirez-vous que je vous aide, Lina?

LINA.

Si vous voulez bien!...

DOROTHÉE.

Prenez les soies... (*Lina tient l'écheveau sur ses bras.*) Ah! le singulier anneau que vous portez là...

LINA.

C'est un anneau de mariage conservé depuis longtemps dans la famille de Rudolphe et auquel il attache une importance presque superstitieuse.

DOROTHÉE.

Oh! mais je n'en ai jamais vu de pareil; une alliance en fer damasquiné et si habilement ouvrée!... c'est un bijou précieux?

LINA, *baisant la bague.*

Oh! bien précieux... pour moi, du moins...

DOROTHÉE, *souriant.*

Pauvre chère!... elle aime tant son mari!... (*Elle l'embrasse. A part*) comme ça lui passera!

LINA.

Qui vient donc là?

DOROTHÉE.

Eh! c'est notre cousin de Wrangel.

SCENE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC DE WRANGEL *tenant des fleurs à la main.*

FRÉDÉRIC.

Moi-même, mesdames.

* Stankar, Dorothée, Frédéric, Lina.

DOROTHÉE.

Des bouquets ;

FRÉDÉRIC.

Ce sont les premières fleurs de la saison. (*Il donne un bouquet à Dorothée et un autre à Lina.*)

LINA.

Mille grâces !

DOROTHÉE.

Quelle aimable surprise... (*A part.*) Il sait vivre, au moins, celui-là.

FRÉDÉRIC, *à Stankar.**

Bonjour, major. Eh bien, vous êtes donc toujours là à votre poste, près du poêle... au mois d'avril ?

STANKAR.

J'ai l'avantage d'y être seul.

FRÉDÈRIC.

Et vous fumez toujours.

STANKAR.

Quand je m'ennuie.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, c'est aimable pour nous ! Il ne me gâte pas, le major, c'est absolument comme le président d'Arberg ; vous savez bien, le président ?

DOROTHÉE.

Un de nos plus charmants poëtes.

FRÉDÉRIC.

C'est un de mes condisciples... oui... nous étions au Gymnase toute une classe d'hommes célèbres... Schiller, Tieck, Schelegel, moi... et ce qu'il y a de curieux, c'est que je passais pour meilleur écolier qu'eux tous !... parole d'honneur, j'étais toujours le premier en vers latins. C'est là que j'ai connu Raphaël.

DOROTHÉE.

J'avoue que sa rencontre aux Sennhutten m'a singulièrement étonnée. Vous concevez, trouver ici une de nos célébrités...

FRÉDÉRIC.

Au fait, ce Raphaël a été comblé des dons de la fortune et de l'esprit. Après avoir approfondi toutes les connaissances, traversé tous les plaisirs, il se trouve, à trente-deux ans, savant illustre, grand médecin, et, de plus, homme à la mode.

STANKAR.

Oui, moitié Faust, moitié Don Juan, connaître et jouir, voilà

* Stankar, Frédéric, Dorothée, Lina.

toute sa morale ; mais puissant par l'intelligence, par la volonté, par les sens, il lui est resté là un vide, il n'a pas de cœur.

LINA.

Oh ! vous êtes injuste, mon père.

FRÉDÉRIC.

Mon Dieu ! c'est que le major ne connaît pas le système de Raphaël ; c'est le chef d'une école qui prouve que l'homme est un instrument nerveux et que le bonheur est un produit que l'on peut obtenir par certains procédés connus.

STANKAR.

Comme la limonade gazeuse.

FRÉDÉRIC.

Ça se démontre... ça se démontre psychologiquement.

STANKAR.

Ah !..

FRÉDÉRIC.

C'est la preuve donnée par Schelegel. Voyez-vous, l'homme étant objectif par rapport à l'absolu, sa substance contingente agit *à priori*, de sorte que l'être fini persiste dans la forme plastique et que le causal ontologique réagissant sur le phénoménal, l'être nécessaire devient, pour ainsi dire, identique à lui-même... c'est parfaitement clair pour ceux qui comprennent...

DOROTHÉE, *avec aplomb.*

Certainement. (*Stankar impatienté s'en retourne vers le poële.*)

FRÉDÉRIC.

Quant à moi, je déclare que Raphaël est un grand philosophe.

DOROTHÉE.

Un grand philosophe !

STANKAR.

Oui, un de ces philosophes qui raillent tous les préjugés, sauf celui dont ils sont esclaves. (*A Frédéric.*) Qui cache comme une honte sa naissance !

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Chut donc !

STANKAR.

N'est-ce pas vous qui m'avez raconté ?...

FRÉDÉRIC, *bas.*

En confidence... Songez donc que de Leuthold serait capable de me demander raison, s'il savait que j'ai trahi son secret.

DOROTHÉE, *qui cause avec Lina.*

Hein ? que dites-vous de M. de Leuthold ?

FRÉDÉRIC, *rirement.*

Rien...*

DOROTHÉE.

Mais vous parliez d'un secret?

FREDÉRIC.

Un secret!.. ah! oui! celui qui l'attiro ici tous les jours.

LINA, *rirement.*

Que voulez-vous dire?

FRÉDÉRIC.

Ma cousine doit comprendre, car c'est surtout depuis son arrivée que les visites de Raphaël son devenues des assiduités.

DOROTHÉE.

Et vous pensez que c'est pour moi? quelle folie!

FRÉDÉRIC.

Du tout, du tout. Voyez il a suffi que vous et ma cousine désiriez vous promener sur la Salzbach pour que ce cher Raphaël ait fait construire une barque d'après le plan des gondoles vénitiennes.

DOROTHÉE.

C'est aujourd'hui que nous en faisons l'essai.

FRÉDÉRIC.

Ah! prenez garde, cousine! prenez garde! ce diable de Raphaël est terriblement dangereux... il y a en lui un charme... une fascination...

LINA, *s'animant par degrés.*

Il est vrai... tout son être a quelque chose qui captive et attire... puis il vous comprend si bien!.. jamais une parole qui heurte votre cœur; il devine les pensées que vous n'avez pas su découvrir vous-même, il caresse vos fantaisies les plus cachées; tout son esprit enfin semble être au service de vos désirs.

STANKAR, *qui a écouté en observant Lina, à part.*

Et voilà précisément ce qui fait que je le déteste.

SCENE IV.

LES MÊMES, RAPHAEL.

FRÉDÉRIC.

Le voici**...

LINA, *vivement.*

Avec Rudolphe sans doute?

RAPHAEL.

Pardon, madame, je l'ai vainement attendu, et j'ai dû venir seul.

* Stankar, Dorothée, Frédéric, Lina.
** Stankar, Dorothée, Frédéric, Raphael, Lina.

FRÉDÉRIC, *regardant Dorothée avec intention.*

Ah! ce cher comte ne se fait jamais attendre, lui, quand il s'agit de venir aux Sennhutten... eh! eh! eh!

RAPHAEL.

J'avais aujourd'hui un motif qui justifiait mon empressement.

DOROTHÉE.

Quoi donc? *

RAPHAEL.

D'abord notre promenade sur la Salzach, puis on parlait l'autre jour de ce chant de la secte des Ashasveriens qui est devenu l'hymne religieuse d'une partie de l'Allemagne... Je vous l'apporte.

DOROTHÉE, *prenant la musique.*

Ah! quelle charmante attention... mais cette musique ne se trouvait point à Saltzbourg!

RAPHAEL.

Je l'ai fait venir d'Inspruck.

LINA.

Quoi! vous avez pris la peine?

RAPHAEL, *à demi-voix, en la regardant.*

Vous la désiriez! (*Lina et Dorothée remontent.*) **

FRÉDÉRIC.

Ah ça, mais pourquoi donc s'appellent-ils les Ashasvériens? Ashasvérus, c'est le nom du Juif-Errant.

RAPHAEL.

Précisément; leur chef Stifellius, mort il y a environ une année, avait voulu exprimer ainsi qu'Ashasvérus n'était point pour lui le représentant de l'insensibilité éternellement punie, mais de l'aspiration vers un bonheur toujours fuyant et toujours poursuivi.

FRÉDÉRIC.

Ah! je comprends... ce sont des hommes qui s'occupent du bonheur des autres!... Ah! ah! ah! Mais ils n'ont donc rien à faire ces gens-là? Comprenez-vous ça, major? perdre son temps à songer au genre humain?

STANKAR, *le regardant.*

Il est certain que quand on voit de quoi il se compose...

FRÉDÉRIC.

Et bien, ça ne les empêche pas de faire des prosélytes... Ce Stifellius a été le Luther de notre époque, comme le disait Goëthe, le grand Goëthe... encore un de mes amis d'Université.

* Stankar, Frédéric, Dorothee, Raphaël, Lina.
** Stankar, Frédéric, Raphaël, Dorothée, Lina.

DOROTHÉE.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, je ne lui ai jamais parlé, mais nous demeurions dans la même rue. Il prétendait qu'il fallait prendre garde aux Ashasvériens.

RAPHAEL.

Aussi vient-on de défendre leurs prédications dans tout l'empire, et j'ai vu tout à l'heure, chez le gouverneur de Saltzbourg, l'ordre d'arrêter leurs chefs s'ils se présentaient dans la principauté.

PRÉDÉRIC.

Et bien, on a raison ! c'est d'un mauvais exemple des hommes qui vous parlent toujours de vous dévouer... Que diable! les gens sages ont assez à faire de s'occuper d'eux. On n'a jamais de meilleur ami que soi-même; aussi se vouloir du bien ce n'est pas de l'égoïsme, c'est de la reconnaissance.

STANKAR.

Vous avez emprunté cette philosophie là à M. de Leuthold.

RAPHAEL.

Qui vous le fait croire, monsieur le major?

LINA, *vivement.*

Vous-même, monsieur le comte; n'accusez que vous de l'erreur de mon père. Il vous a entendu appeler la vertu une victoire de l'orgueil sur nos instincts, donner le hasard pour le maître du monde! Comment saurait-il que vos actions contredisent vos paroles?

RAPHAEL.

Vous-même, qu'en savez-vous, madame?

LINA.

Moi! ne vous ai-je pas vu chez cette pauvre mère, qui demeure ici près, et dont la fille allait mourir...

FRÉDÉRIC.

Vous l'avez guérie!

DOROTHÉE.

Ah! c'est un joli trait...

RAPHAEL.

Dont le mérite ne m'appartient pas! Que peut notre science? L'enfant doit son retour à la vie, au printemps qui s'éveille, au soleil qui brille, aux caresses de sa mère, peut-être!

STANKAR.

Et à Dieu! c'est le seul médecin dont M. de Leuthold ne parle jamais.

RAPHAEL.

Le major pense-t-il que ce soit jalousie de professi ?

STANKAR.

Non, mais insensibilité de cœur.

RAPHAEL, *blessé.*

Monsieur !

FRÉDÉRIC.

Ne faites donc pas attention, le major plaisant (*Bas.*) Vous voyez bien qu'il est enragé. (*Haut.*) Allons, pour établir l'harmonie, je propose d'essayer le chant des Ashasv iens.

DOROTHÉE.

C'est cela.

FRÉDÉRIC.

Ma cousine tiendra le piano... nous sommes ssez pour attaquer le chœur... je ne vous propose pas de f re votre partie, major... nous ne pourrions pas nous mettre d' rd... Eh ! eh ! eh ! eh ! (*Stankar le regarde, hausse les épaules, ui tourne le dos, et entre à gauche.*) (*A part.*) Il n'a pas comp s le trait... c'est absolument inutile d'avoir de l'esprit avec cet omme-là... (*Lina se met au piano et commence la ritournelle chant. Dorothée, Raphaël et Frédéric sont près d'elle; dans c moment, Rudolphe paraît à la porte du fond; il semble inquiet et regarde au loin comme un homme qui craint d'être aperçu.*)

SCENE V.

LES MÊMES, RUDOLP .

RUDOLPHE.

Il ne m'a point aperçu... il arrive au d our du chemin... on ne le voit plus... je lui ai échappé ! Ah ! tte rencontre de Jorg m'a glacé ! j'ai cru que j'étais perdu..... (*Apercevant les autres personnages.*) Dieu ! quelqu'un...

FRÉDÉRIC, *l'apercevant .*

Eh ! c'est Muller.

LINA, *se levant vivement et a nt à lui.*[*]

Ah ! enfin !... combien vous avez tard

RUDOLPHE.

Pardon, Lina ; bonjour, mes amis.

LINA.

Qu'avez-vous donc ? vous semblez trou lé.

RUDOLPHE.

Moi, nullement ! je me suis fait atten re parce que j'ai évité la route habituelle pour suivre les bords e la Salzach.

[*] Lina, Rudolphe, Frédéric, Dorothée, Raph l.

RAPHAEL.

Alors vous avez dû voir notre barque?

RUDOLPHE, *allant à la porte du fond avec inquiétude.*

Oui, il me semble qu'elle vient d'aborder près du petit bois.

FRÉDÉRIC.

Justement c'est là que nous devons la rejoindre. Vite alors, mesdames, partons.

DOROTHÉE,

Vous venez avec nous, mon cousin?

RUDOLPHE.

Moi, sortir! non, veuillez m'excuser.

LINA.

Comment! vous-même aviez arrangé cette promenade, vous aviez promis de nous suivre.

RUDOLPHE, *toujours inquiet et regardant au fond.*

Il est vrai, mais aujourd'hui je ne puis.

LINA.

Ah! Rudolphe, je vous en prie, je vous le demande comme une grâce. Mon ami. ne me refusez pas ce témoignage de tendresse.

RUDOLPHE.

Mon Dieu! je le voudrais, Lina, ne savez-vous pas que toute ma joie est de me trouver près de vous, à portée de votre voix, de votre regard?

LINA.

Alors vous venez?

RUDOLPHE.

C'est impossible.

LINA.

Mais pour quel motif?

RUDOLPHE.

Ne me le demandez pas. (*Il veut sortir.*)

LINA, *l'arrêtant.*

Je veux que vous me le fassiez connaître.

RUDOLPHE.

Lina, laissez-moi.

LINA, *avec plus de force.*

Vous ne sortirez pas sans avoir répondu...

RUDOLPHE.

Ah! vous ne pensez pas qu'après avoir résisté à une prière, je puisse céder à une menace? Je n'ai jamais fait violence à votre

volonté, Lina; veuillez respecter la mienne. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* RUDOLPHE.

LINA.

Ah! tout le plaisir de cette promenade est perdu pour moi... je n'irai pas... (*Elle se laisse tomber sur le fauteuil à gauche.*)

FRÉDÉRIC.

Ah bah!

DOROTHÉE. *

Comment! c'est impossible! songez donc, ma belle, que tout a été préparé en notre intention par M. de Leuthold.

RAPHAEL. **

Oh! ne pensez point à moi! mes projets, ni mes espérances ne peuvent enchaîner votre liberté!

FRÉDÉRIC.

C'est affreux! si cela continue, ces dames devront renoncer aux plaisirs les plus innocents; il faudra qu'elles vivent comme les sauvages de l'Orénoque... en famille.

DOROTHÉE.

Encore s'il donnait une raison...

RAPHAEL.

Il en a sans doute.

DOROTHÉE.

Oh! vous le défendez toujours; mais moi, je suis révoltée... et voyons, monsieur de Leuthold, en feriez-vous autant?

RAPHAEL.

Oh! moi, madame, je ne suis pas de ceux que l'on peut citer en exemple...

DOROTHÉE.

Mais enfin, je suppose qu'une femme qui vous aime vous prie comme tout à l'heure Lina!...

RAPHAEL, *vivement.*

Une femme qui m'aime! Oh! vous touchez là, madame, à mon rêve le plus triste et le plus secret.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il va lui faire sa déclaration... Montrons qu'on sait vivre... (*Il s'écarte.*)

* Lina, Dorothée, Frédéric, Raphael.

** Lina, Dorothée, Raphael, Frédéric.

RAPHAEL, *continuant à parler à Dorothée, tandis que son regard va chercher Lina.*

Mon Dieu ! comme tout le monde, sans doute, vous me croyez seulement avide de succès, de plaisirs ; vous ne soupçonnez pas ce que laisse d'amertumes au fond du cœur la vie agitée et stérile que j'ai menée jusqu'à ce jour... Vous ne connaissez point mes secrètes aspirations vers un autre bonheur. (*Lina relève la tête et devient attentive à mesure qu'il parle.*)

LINA, *à part.*

Que dit-il ?...

RAPHAEL.

Une femme qui m'aimerait, disiez-vous !... Ah ! si je rencontrais jamais ce trésor, j'oublierais tout le reste... Le monde entier ne renfermerait plus à mes yeux que cette femme ; mon intelligence, mes passions, ma volonté, tout lui serait soumis ; ma force serait à ses pieds comme un lion couché ! elle n'aurait qu'à me montrer du doigt ce qu'elle voudrait défendre ou frapper, et j'irais !... j'irais le cœur joyeux, les yeux fermés, sans autre loi que son désir !...

LINA, *à part.*

Ah ! voilà ce que j'avais rêvé.

RAPHAEL, *s'animant de plus en plus.*

Et ce ne serait pas moi seulement qui me ferais son esclave !.. Tout serait occupé de son bonheur ! Je la garantirais du plus léger froissement, de la moindre souillure ! — Devant les pas de sa reine, l'Ecossais Raleigh ne jeta que son manteau, moi, je jetterais mon âme devant ceux de la femme choisie !.... Je ne lui montrerais du monde que ses enchantements ! Le luxe, la puissance, le plaisir lui en feraient tour à tour les honneurs... Je briserais toutes les chaînes que le devoir impose pour n'être qu'à ses ordres, je voudrais avoir du génie à force d'amour et que ce génie ne fût employé qu'à l'aimer !

LINA, *avec exaltation, à part.*

Ah ! heureuse cette femme !

DOROTHÉE, *qui a pris pour elle tout ce que vient de dire Raphaël, en balbutiant.*

Mon Dieu ! ma cousine...

FRÉDÉRIC, *à Raphaël.* *

Et vous l'avez trouvée, sans doute ?

RAPHAEL.

Moi !

LINA, *tressaillant.*

Ah ! (*Raphaël et Lina échangent un regard.*)

* Lina, Dorothée, Frédéric, Raphael.

RAPHAEL, *à Frédéric.*

Que vous importe?

DOROTHÉE, *vivement.*

Certainement, monsieur de Leuthold ne nous doit point ses confidences...

FRÉDÉRIC, *bas.*

En êtes-vous sûre?

DOROTHÉE.

De grâce, passons au jardin ; il fait une chaleur dans ce salon...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Quand monsieur de Leuthold parle, surtout.

DOROTHÉE, *de même.*

Vous êtes insuportable, Frédéric. — Venez, Lina. (*Dorothée donne le bras à Lina et l'emmène par le fond.*)

LINA, *à part, en regardant Raphaël.*

Comme il sait aimer, lui!

FRÉDÉRIC, *à l'oreille de Raphaël.*

Elle est à vous...

RAPHAEL.

Hein?...

FRÉDERIC.

Chut... (*Il sort en chantant :* La victoire est à nous!... *Il se retourne vers Raphaël, et dit :* A vous...)

SCENE VII.

RAPHAEL, *seul.*

La victoire! non, pas encore... Bien que Lina m'ait compris, elle n'est pas près de céder. Son émotion n'est encore que la fièvre d'une âme avide et inquiète; ce n'est point de l'amour! Tant que Rudolphe sera là, je pourrai troubler ce cœur, mais non m'en rendre maître. Ah! s'il était possible de l'éloigner! — Il y a quelque chose d'étrange dans toute la conduite de Muller, ce soin qu'il prend de se cacher, les inquiétudes qu'il laisse voir, comme tout à l'heure!... on dirait que sa vie renferme un secret. Ah! si je pouvais connaître!...

SCENE VIII.

RAPHAEL, JORG.

JORG, *paraissant à la porte du fond, et apercevant Raphaël.*

Je te salue, frère.

RAPHAEL, *se retournant.*

Hein? qu'est-ce que c'est?

JORG.

La porte de ton jardin s'est trouvée ouverte, personne n'était là, je suis entré.

RAPHAEL.

Quel est cet cet original ?

JORG.

On m'appelle Jorg.

RAPHAEL.

Jorg ?... Attendez donc... mais n'est-ce pas le nom d'un des chefs des ashasvériens ?

JORG.

Oui.

RAPHAEL.

Et c'est vous? Ah! pardieu! je ne m'étonne plus de cette familiarité républicaine. Ravi de connaître un des disciples du grand Stifellius.

JORG.

Ne raille point ce nom.

RAPHAEL.

Moi ? mais je l'admire, au contraire! Un homme qui, avec la parole, a remué des bourgeois allemands! C'est bien autre chose, ma foi! qu'Orphée qui n'avait à remuer que des rochers! Aussi, est-il mort à la peine.

JORG.

Qu'en sais-tu ?

RAPHAEL.

Comment! mais il y a un an que l'Allemagne entière a retenti du bruit de cette mort.

JORG.

Il est vrai, mais écoute : aujourd'hui même, à la bibliothèque de Saltzbourg, je fouillais un de ces vieux livres où Luther annonçait à notre pays sa délivrance, quand mon regard, en se levant, a tout à coup entrevu dans le coin le plus obscur un visage qui a passé comme une ombre... c'était le sien.

RAPHAEL.

Vous avez eu une vision?

JORG.

Je l'ai cru d'abord, d'autant que tout a brusquement disparu; mais, en courant à l'endroit où je venais de l'apercevoir, j'ai trouvé ces notes récemment tracées et j'ai reconnu son écriture. (*Il montre des notes.*)

RAPHAEL.

Mais, c'est l'écriture de Rodolphe.

JORG.

Muller?

RAPHAEL.

Oui.

JORG.

C'est le nom de la mère de Stifellius.

RAPHAEL.

Est-ce possible?

JORG.

Alors il vit, il est ici?... parle!

RAPHAEL, *le conduisant à la fenêtre à gauche.*

Regardez...

JORG.

C'est lui!

RAPHAEL.

Stifellius!

JORG.

Lui, vivant! O mon Dieu! merci. (*Il tombe à genoux.*)

RAPHAEL.

Stifellius! (*A part.*) Ah! maintenant le reste me regarde. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

JORG, RUDOLPHE.

RUDOLPHE, *sans voir Jorg; il entre par la gauche.*

Il faut que je parle à Lina. (*Apercevant Jorg.*) Dieu! Jorg.

JORG.

C'est sa voix!... Rudolphe! ah! parle encore, dis que je ne me trompe pas, que Dieu a fait un miracle pour les ashasvériens.

RUDOLPHE, *reculant.*

Jorg!

JORG.

Eh bien! pourquoi cette épouvante? tu ne réponds rien, tu baisses la tête! Rodolphe, parle, je veux tout savoir, parle.

RUDOLPHE.

Ah! j'ai tant à vous apprendre que je cherche en vain ce que je dois vous dire.

JORG.

Dis comment nous avons pu croire à ta mort quand Dieu t'avait conservé la vie; ce naufrage n'était-il donc qu'un mensonge?

RUDOLPHE.

Non, mais conduit aux Sennhutten j'y avais reçu les soins de la fille du major Stankar. Pour la première fois je compris ce qu'il y avait de doux et de charmant dans la vie!... je rentrais en possession de moi-même; j'étais seul, libre, tranquille... auparavant je n'avais connu que les passions de l'intelligence; je sentis que mon cœur s'ouvrait, que je devenais capable de

goûter les joies que Dieu avait mises sur la terre; mes regards s'abaissèrent du ciel sur le foyer domestique. J'étais homme enfin... J'aimais.

JORG.

Et pour mieux jouir de cet amour, tu renonças à ta mission; tu laissas la croyance de ta mort s'affermir. Ainsi tu n'as pas rougi de te renier toi-même? imitant ces insensés qui échappent à la douleur par le suicide, ta gloire te semblait trop lourde à porter, et, de ta propre main, tu l'as égorgée!

RUDOLPHE.

Eh bien, oui, lorsque j'entrepris, l'Evangile à la main, cette régénération de l'Allemagne, je ne connaissais pas le sort réservé à l'homme qui s'est voué à une croyance, je ne savais pas qu'il devenait l'ennemi de tous ceux dont il n'était pas le soutien! Oh! vivre toujours armé, toujours repoussant le mensonge ou subissant l'injure! et si votre énergie se lasse, si votre foi chancelle, malheur! car vous ne pouvez plus rentrer dans l'obscurité; les disciples sont là qui vous pressent, qui vous tiennent dans leurs mains comme un étendard que l'on porte toujours en avant et aux premiers coups. Pendant cinq années j'ai dû vivre pour une idée, j'aimais pour moi! Enfin la lassitude est venue, la force m'a manqué et je me suis demandé pourquoi j'aurais une tâche plus rude que les autres hommes.

JORG.

Pourquoi? Ne te souviens-tu donc pas de ce qui a été fait en ta faveur? Rudolphe, rappelle-toi cette soirée d'hiver où un enfant pleurait, seul, sur une tombe, dans le cimetière de Buweis. Un homme que Dieu avait amené là pour l'accomplissement de ses desseins, s'arrêta devant cette douleur sincère; il interrogea longtemps l'enfant, qui était désormais seul au monde, son cœur fut touché et, le prenant par le bras, il lui dit: « Viens avec moi, je serai ton père. »

RUDOLPHE.

Et vous l'avez été, Jorg; à partir de ce jour rien ne vous a coûté pour moi. Pauvre, vous m'avez ouvert tous les trésors du savoir, qui ne s'ouvre habituellement que pour le fils du riche; vous m'avez enseigné la vérité, vous avez soutenu mes premiers efforts pour la défendre, vous vous êtes fait humblement le disciples de celui dont vous aviez été le maître... Ah! je n'ai rien oublié, mon père.

JORG.

Prouve-le donc. Rudolphe, je t'ai recueilli tout enfant dans la misère et l'abandon; aujourd'hui que tu es homme je viens te chercher dans l'abattement et dans la honte; je te tends encore la main et je te dis comme autrefois: « Veux-tu me suivre? »

RUDOLPHE.

Ah! ne me tentez pas!... Ne remettez pas en question ce que j'ai décidé avec tant d'angoisses. Pour rentrer dans l'action j'aurais besoin de tous mes instants, de toutes mes pensées, et mes pensées ni mes instants ne m'appartiennent plus, ils sont à Lina, ma vie lui est désormais consacrée tout entière. Ne me parlez plus des promesses de Stifellius; Stifellius est mort, vous-même avez écrit son épitaphe, et il ne veut point sortir du linceul pour l'effacer.

JORG.

Eh bien, reste donc enseveli dans ton égoïste bonheur; mais prends garde que le retentissement des orages que tu auras soulevés n'arrive jusqu'ici.

RUDOLPHE.

Que dites-vous?

JORG.

Je dis que les consciences que tu as troublées s'élèveront contre toi. Déjà les plus faibles de nos frères, privés d'encouragements, sont retournés à l'erreur, d'autres se sont cru trompés et ont pris rang parmi nos ennemis.

RUDOLPHE.

Ciel!

JORG.

Quoi qu'il arrive, désormais tous les désastres qui frapperont notre cause resteront à ta charge. Les désespérés qui meurent et que tu aurais pu consoler, c'est toi qui les tues! Les criminels qui succombent et que tu aurais pu éclairer, c'est toi qui les perds; Dieu te demandera compte de tout le mal que tu pouvais empêcher et de tout le bien que tu pouvais faire?...

RUDOLPHE.

Ah! Jorg, écoutez-moi.

JORG.

Non, tout est fini entre nous; puisqu'il n'y a plus ici qu'un cadavre, qu'il reste au fond de sa fosse et qu'il soit maudit!

RUDOLPHE, *voulant l'arrêter.*

Jorg! mon père...

JORG.

Laisse-moi...

SCENE X.

LES MÊMES, RAPHAEL.*

RAPHAEL *se précipite dans la pièce et referme vivement la porte derrière lui.*

Ne sortez pas, ou vous êtes perdus!

* Jorg, Raphaël, Rudolphe.

RUDOLPHE.

Perdus!

JORG.

Comment?...

RAPHAEL.

On sait que Jorg est ici ; on a appris que le nom de Rudolpho Muller cachait Stifellius.

RUDOLPHE.

Ah!...

RAPHAEL.

On vient pour vous arrêter.

RUDOLPHE *et* JORG.

Nous!

RUDOLPHE.

Et de quel droit ?

RAPHAEL.

En vertu d'un ordre impérial qui proscrit les ashasvériens dans toute l'Allemagne.

RUDOLPHE.

Dieu!

JORG.

Est-ce possible?...

RAPHAEL.

Des messagers viennent d'en apporter la nouvelle... La plupart ont refusé d'obéir, et la lutte est déjà engagée à Inspruck.

JORG. *

A Inspruck... Alors c'est là qu'est ma place!

RUDOLPHE.

Ah! vous ne partirez pas seul!

JORG.

Comment ?

RUDOLPHE.

Non ; j'ai pu vous abandonner dans le triomphe ; mais déserter quand vient le combat serait d'un lâche. Quand il sagissait de conserver sa part de gloire, Stifellius était mort ; il sagit d'une part dans le danger, Stifellius et vivant. **

JORG.

Oh! je retrouve mon fils!

RUDOLPHE.

Oui ; mais je veux avertir Lina... Où est-elle?

* Raphaël, Jorg, Rudolphe.

** Raphaël, Rudolphe, Jorg.

RAPHAEL.

Partie, vous le savez, pour cette promenade sur la Salzach.

RUDOLPHE.

Mais son retour ne peut tarder.

RAPHAEL.

Les soldats seront ici avant elle.

JORG.

Tu ne peux l'attendre, viens.

RUDOLPHE.

Seul, c'est impossible!

RAPHAEL.

Elle vous rejoindra.

RUDOLPHE.

Mais, partir sans la voir... (*On entend un bruit d'armes.*)

JORG.

Écoutez... (*On frappe à la porte du fond.*)

UNE VOIX, *au dehors.*

Au nom de l'empereur!

RAPHAEL.

Dieu! fuyez... (*Il va à la porte à droite; à Jorg.*) Cette porte donne sur la campagne.

JORG.

Bien...

RAPHAEL.

En tournant la colline vous échapperez à tous les regards. (*On frappe.*)

VOIX, *au dehors.*

Ouvrez! ouvrez!

JORG.

Oh! vite, Rudolphe. (*Rudolphe et Jorg s'échappent par la porte à droite.*)

VOIX, *au dehors.*

Ouvrez! ouvrez!

STANKAR, *au dehors.*

Lina!

LINA.

Laissez!

STANKAR.

Écoutez-moi.

LINA.*

Non! (*La porte s'ouvre avec violence, on voit des soldats, Stankar et Lina se précipitent sur le théâtre.*) Laissez, mon père, ils ne l'emmèneront qu'avec moi...

* Lina, Stankar, Raphaël.

STANKAR, *apercevant Raphaël seul.*

Monsieur de Leuthold!

LINA.*

Où est-il... où est Rudolphe?

RAPHAEL.

Parti!

TOUS.

Parti!

RAPHAEL.

Et moi, je reste!

ACTE II.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, une petite porte à droite, deux portes à gauche; guéridons et fauteuils à droite et à gauche; du même côté, vers le fond, une cheminée avec une pendule; une lampe et une bougie allumées sur le guéridon de droite; une bougie également allumée sur celui de gauche.

SCENE I.

RAPHAEL, *seul, assis, à gauche.*

Déjà deux mois écoulés depuis le départ de Muller, et n'avoir pu encore réussir auprès de Lina! (*Il se lève.*) Ah! cette résistance inattendue n'a fait qu'exalter une ardeur jusqu'ici endormie dans la facilité du succès. A tout prix il faut que j'atteigne mon but; j'y ai mis à la fois mon orgueil et mon bonheur!... (*Apercevant Fritz qui paraît à la porte du fond.*) Ah! Fritz!

SCENE II.

RAPHAEL, FRITZ.

FRITZ, *regardant derrière lui.*

Chut!

RAPHAEL.

Tu arrives de chez le maître de poste?

FRITZ.

Oui.

RAPHAEL.

Et tu as des lettres?

FRITZ.

Avec le cachet d'Inspruck.

RAPHAEL.

C'est de Muller... donne.

* Stankar, Lina, Raphaël.

FRITZ, *lui donnant une lettre.*

C'est la douzième!

RAPHAEL.

Tu es sûr qu'aucune n'a pu parvenir à ta maîtresse?

FRITZ.

Pas plus que celles de ma maîtresse n'ont pu parvenir à monsieur Muller.

RAPHAEL.

C'est bien. (*Il lui donne de l'argent.*) Prends!

FRITZ, *regardant à gauche.*

Voici quelqu'un.

RAPHAEL.

Ah! lisons d'abord ce que Rudolphe peut écrire... (*Il sort par le fond.*)

FRITZ, *regardant qui arrive.*

C'est le major... Pourvu qu'il n'ait rien vu! (*Il va feindre d'arranger la lampe à droite.*)

SCENE III.

STANKAR, FRITZ.

STANKAR, *à lui-même.*

Ce silence de Muller est étrange... mais j'espère bientôt savoir... (*Apercevant Fritz.*) Ah! que fais-tu là?

FRITZ.

Moi, monsieur le major, j'arrange la lampe.

STANKAR.

A quoi bon?

FRITZ.

Monsieur le major sait que monsieur de Leuthold vient ordinairement passer la soirée ici, et l'on m'a ordonné...

STANKAR.

Madame Dalchid, sans doute?

FRITZ.

Non, madame Muller.

STANKAR.

C'est bien... va-t'en! (*Fritz sort; il le regarde s'en aller.*) Je ne puis souffrir ce domestique... peut-être parce qu'il nous a été recommandé par monsieur de Leuthold... C'est de la prévention, la défiance rend injuste!

SCENE IV.

STANKAR, LINA, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Il est temps de rentrer, Lina; l'air du soir est humide et froid.

LINA.

Ah! il me faisait du bien... ma tête est brûlante!

DOROTHÉE.

Ce qu'il vous faudrait, ma belle, ce sont des distractions...

STANKAR.

Je le crois.*

DOROTHÉE.

Comment, vous seriez de mon avis, major?

STANKAR.

Par hasard, parce que vous avez raison.

DOROTHÉE.

Mais, alors, pourquoi avoir privé hier Lina de cette promenade?

STANKAR, *brusquement.*

Que lui offrait monsieur de Leuthold?

DOROTHÉE.

C'est vous qui avez refusé!

STANKAR, *brusquement.*

Je n'aime pas les promenades!

DOROTHÉE.

Vous n'aimez qu'à fumer! (*Ses regards tombent sur la guéridon à droite.*) Eh! je ne me trompe pas, Lina, voici votre volume de Klopstock.

LINA, *vivement.*

Ah! merci : je craignais de l'avoir perdu.

STANKAR, *la regardant.*

Et vous y tenez beaucoup.

DOROTHÉE.

Si elle y tient? un souvenir de M. de Leuthold, notre meilleur ami. Croyez-vous donc que je ne tienne pas aux bracelets, qu'il m'a également offerts à Noël? (*Montrant le livre.*) Puis c'est un véritable chef-d'œuvre d'élégance, une reliure gothique, des arabesques coloriées; c'est un livre magnifique.

STANKAR, *prenant le livre et regardant le fermoir,*

Et toujours fermé... (*Lina baisse les yeux.*) comme le cœur de celui qui l'a donné.

LINA, *avec embarras et prenant le livre.*

Vous êtes prévenu contre monsieur de Leuthold!

DOROTHÉE.

Parce que c'est un penseur.

STANKAR.

Oui; un de ces penseurs qui font de leur système un hôpital

* Lina, Stankar, Dorothée.

pour leurs vices! égoïstes qui se croient forts parce qu'ils sont durs, et pour lesquels la joie des autres n'est qu'un épi à égréner ou une fleur à cueillir! Ah! vous avez raison, ces hommes, je les hais! car j'ai appris comment leurs sophismes pouvaient égarer des âmes malades; je les méprise, car je connais l'audace hypocrite avec laquelle ils se présentent au foyer d'un ami dans un espoir infâme.

LINA, *à part.*

Dieu! (*Elle remonte vers le fond.*)

DOROTHÉE, *riant.*

Allons! voilà le major comme mon cousin Frédéric, en vérité, je ne conçois pas cette persistance à vouloir que M. de Leuthold vienne ici pour me faire la cour.

STANKAR, *étonné.*

A vous?

DOROTHÉE.

O mon Dieu! vous croyez peut-être que je ne saisis pas vos allusions?

STANKAR, *à part.*

Serait-ce vrai?

DOROTHÉE.

Comme si les assiduités de M. Raphaël n'étaient point une chose toute naturelle dans une ville où nous sommes ses plus anciennes connaissances; mais vous ne comprenez pas qu'on puisse être aimable.

STANKAR.

Je vous remercie.*

DOROTHÉE.

En tout cas, ma cousine et moi nous devons nous estimer fort heureuses de trouver quelqu'un qui veuille bien nous tenir compagnie et nous distraire, pauvres femmes que nous sommes, abandonnées par ceux qui devraient s'occuper de nous! Je ne parle pas de M. Dalchild; il est dans une position particulière.

STANKAR.

En fuite pour banqueroute! vous appelez cela une position.

DOROTHÉE.

Enfin lui, du moins son absence est justifié.

STANKAR.

Et celle de Muller ne l'est-elle point par l'ordre impérial qui le proscrit?...

DOROTHÉE.

Oui, mais l'ordre impérial ne lui défend point d'écrire et rester deux mois sans donner de ses nouvelles!

* Stankar, Dorothée, Lina.

LINA, *amèrement.*

Pourquoi s'en étonner ? n'a-t-il point là-bas toutes les ivresses de la gloire? comment songerait-il à ceux qu'il a laissés derrière lui ? Emporté sur son char de triomphe, que lui importe si la roue écrase un cœur en passant...

DOROTHÉE.

Eh bien, je dis que c'est folie de songer à qui nous oublie, et dans l'intérêt de la morale une femme doit chercher ailleurs des distractions.

STANKAR, *tenant vivement à Dorothée.*

De grâce, madame, parlons d'autre chose.

DOROTHÉE.

Vous ne voulez pas que je la console?

STANKAR.

Non, j'aime mieux qu'elle souffre.

DOROTHÉE.

Mais c'est affreux ce que vous dites là! Quant à moi je déclare que monsieur Muller est inexcusable.

STANKAR, *impatienté.*

De grâce.

DOROTHÉE.

Qu'il mérite une leçon.

STANKAR, *plus impatienté.*

Encore.

DOROTHÉE.

Et que ma cousine devrait se venger !

STANKAR, *éclatant.*

Assez! tonnerre!

LINA, *s'interposant.*

Mon père.*

DOROTHÉE, *effrayée.*

Oh ! ne vous emportez pas major, je me tais. (*A part.*) Cette maison devient inhabitable ; on ne pourra plus dire de mal même des absents !...

SCENE V.

LES MÊMES, RAPHAEL.

RAPHAEL, *à part.*

Elle n'est pas seule !...

DOROTHÉE.

Ah! monsieur de Leuthold.**

* Stankar, Lina, Dorothée.
** Stankar, Lina, Raphaël, Dorothée.

STANKAR, *à part.*

Encore!

RAPHAEL.

Je dois m'excuser de me présenter si tard, mais j'ai attendu Frédéric.

LINA.

Pourquoi donc n'est-il pas avec vous?

RAPHAEL.

Je n'ai pu l'arracher à ce banquet donné par le comte de Renberg.

DOROTHÉE.

Ah! le grand forestier! un homme charmant.

STANKAR.

Un fat.

DOROTHÉE.

Comment?... Mais songez donc, major, que vous parlez de votre chef.

STANKAR, *continuant.*

Un ignorant, qui traverse nos villes en chaise de poste, ne s'arrêtant que pour accepter des fêtes ou pour en donner; qui s'enivre avec ses amis, chante des mélodies, danse des hongroises et appelle cela faire l'inspection des forêts du royaume.

LINA, *vivement.*

Pardon, mon père, le comte est, je crois, l'un des amis les plus intimes de monsieur de Leuthold.

RAPHAEL, *souriant.*

Oh! monsieur le major ne l'ignore point, madame; il sait même que c'est moi qui ai retenu monsieur de Renberg à ce banquet donné par le cercle de la jeune Allemagne.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce donc que ce cercle?

STANKAR.

Une réunion des jeunes gens les mieux nés qui se rassemblent pour fumer, parler de femmes et de chevaux; une association élégante où l'on met en commun ses ridicules, ses vices... et dont monsieur est président.

LINA.

Mon père...

RAPHAEL.

Oh! laissez, madame; monsieur le major n'est point causeur, et quand il veut bien me parler, je l'écoute toujours avec reconnaissance. Il est trop vrai, je suis le président d'une maison de fous.....

STANKAR.

Furieux parfois.

RAPHAEL.

Je ne comprends pas.

STANKAR.

Monsieur de Leuthold doit le savoir mieux que personne, lui qui, l'autre jour, a dû répondre à la provocation du colonel Ervin.

RAPHAEL, *à part.*

Ah!

LINA, *tirement.*

Vous!

DOROTHÉE.

Quoi! vous vous êtes battu?

STANKAR.

Et monsieur de Leuthold a prouvé qu'il ne maniait pas moins habilement l'épée que la parole.

LINA.

Mais quelle pouvait être la cause de ce duel?

STANKAR.

Je ne sais si je puis me permettre de répéter les bruits répandus sur cette belle cantatrice italienne.

RAPHAEL, *tirement.*

Monsieur!...

DOROTHÉE.

Ah!...

LINA.

Quoi! la signora Lorzi?... c'est impossible!

RAPHAEL.

Pourquoi donc?... le major ne vient-il pas de vous l'assurer?

LINA.

Mais s'il a été trompé, qui vous empêche de rectifier une erreur honteuse?

RAPHAEL, *avec intention.*

J'aime mieux l'entretenir peut-être.

LINA.

Et dans quel but?

DOROTHÉE.

Sans doute, je ne comprends pas...

RAPHAEL, *avec intention.*

Le colonel Ervin avait insulté une femme... qu'importe laquelle... je ne pouvais, je ne devais pas le souffrir. Cette femme, le public a cru la reconnaître, on a nommé la signora Lorzi, à

qui une pareille supposition ne peut nuire ; dois-je, pour me défendre, reporter ailleurs les soupçons, mêler à cette querelle un nom pur et respecté?

LINA, *à part.*

Dieu !

STANKAR, *à part.*

Que dit-il?...

DOROTHÉE.

Alors je conçois... dès que ce n'est point la signora...

RAPHAEL, *légèrement.*

Ai-je dit cela?... la signora est charmante, et je suis, vous le savez, adorateur de toute beauté! Pourquoi supposer un but sérieux à un acte de moi? Vous devez me connaître assez pour savoir que je suis un de ces sybarites qui n'aiment les roses que pour les effeuiller. Si j'ai exposé ma poitrine à une épée, ce ne peut être que par égoïsme, par caprice; j'ai voulu, sans doute, goûter à l'émotion du danger, j'aurai ambitionné la honteuse renommée que donne un duel heureux.

LINA.

Ah! que dites-vous?

RAPHAEL.

Chacun vous le répétera, car il y a des destinées faites ainsi. Le monde vous a donné un rôle, supposé un caractère, et il ne veut pas croire que vous en puissiez sortir. Je tomberais comme Brutus en frappant un tyran, que tous répéteraient que je suis mort pour une courtisane. Cela est triste, mais qu'y faire? Il faut subir sa célébrité et accepter, malgré soi, la gloire qui vous calomnie!

LINA, *d'un ton senti.*

Ah! vous avez raison! les hommes jugent et condamnent ainsi, ils ne demandent de preuves que pour le bien!... Mais croyez qu'il y a des cœurs qui savent comprendre et rendre justice.

DOROTHÉE.

Oh! certainement!

STANKAR, *à part.*

Allons, en essayant de lui nuire, je l'ai servi. Oh! il faut en finir... Le garde-chasse devait arriver aujourd'hui, je veux passer chez lui.

LINA.

Vous sortez, mon père?

STANKAR.

Pour un instant. (*Il l'embrasse.*) Au revoir, enfant... du courage! (*Il sort par le fond.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* STANKAR.

DOROTHÉE, *haut, d'un ton aimable.*

Adieu, mon cher major. (*Bas.*) Oh! je le déteste cet homme-là... et être obligée de vivre près de quelqu'un qui vous est insupportable... autant vaudrait avoir mon mari.

RAPHAEL.

Pardon, madame; Dalchild m'avait prié de lui faire venir de Paris les dernières gravures de modes...

DOROTHÉE, *vivement.*

Vous les avez?

RAPHAEL.

Je les ai remises en entrant à votre femme de chambre...

DOROTHÉE, *vivement, passant à Lina.**

Oh! que de remerciements!... Je vais donc savoir si l'on doit porter des biais ou des volants!

RAPHAEL.

Les gravures ont été montées chez vous.

DOROTHÉE.

Je cours les consulter. (*A Lina.*) Vous permettez, n'est-ce pas? (*Donnant la main à Raphaël.*) Vous êtes un homme charmant! (*Elle sort par le fond.*)

SCENE VII.

LINA, RAPHAEL.

RAPHAEL, *qui est allé refermer la porte du fond, dit à Lina.*

Enfin... je puis vous voir seule.

LINA, *troublée.*

Qu'avez-vous à me dire?

RAPHAEL.

Vous me le demandez, Lina?

LINA.

De grâce, songez qu'on peut venir.

RAPHAEL.

Non. Oh! ne m'enviez pas ce moment si longtemps attendu, si ardemment désiré, et toujours en vain; car toujours le major est là!

LINA.

Ah! je dois l'en remercier.

RAPHAEL.

Et pourquoi? que pouvez-vous craindre? lorsque dans une

* Lina, Dorothée, Raphaël.

heure d'épanchement j'ai laissé mon cœur s'ouvrir, et que mon secret m'est échappé malgré moi, ne vous ai-je point dit que je n'espérais rien, que je ne demandais rien... rien que votre amitié?

LINA.

Oui; mais sans vous en apercevoir vous-même, vous avez bientôt demandé davantage! Je ne puis accepter plus longtemps une amitié sans calme et sans sécurité. Ces lettres que vous m'écrivez, auxquelles j'ai eu la faiblesse de répondre, ces lettres, je ne veux plus les recevoir!

RAPHAEL.

Que dites-vous?

LINA.

Elles sont pour moi chaque jour un nouveau sujet de terreur. Lorsque les yeux du major s'arrêtent sur ce livre dépositaire d'une correspondance plus dangereuse que je ne l'avais cru d'abord, je sens mon cœur trembler et défaillir.

RAPHAEL.

Mais qu'avez-vous à redouter?

LINA.

Tout!... Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a de troubles et de remords pour une femme dans ces actions qu'elle voudrait croire innocentes, et qu'elle sent coupables au mystère dont il faut qu'elle les entoure; dans ces demi-fautes qui la rendent moins pure à ses propres yeux! J'ai perdu tout repos, tout contentement de moi-même; il me semble que mon cœur est à jour, et que chacun peut y lire. Je prête une intention à tous les regards qui s'arrêtent sur moi, je cherche un sens caché à toutes les paroles; votre nom prononcé me fait tressaillir. Raphaël, songez que le monde ne croit jamais le mal à demi; un hasard, une seule imprudence peuvent me perdre... vos assiduités ont pu être remarquées...

RAPHAEL.

Qui vous fait penser?

LINA, *vivement.*

Elles l'ont été... je n'en veux pour preuve que ce duel dont vous parliez tout à l'heure, et dont j'ai compris que j'étais la cause. O mon Dieu! le colonel Ervin aurait-il soupçonné?...

RAPHAEL.

Non, madame; le colonel Ervin n'a eu d'autre tort que de parler de vous avec trop d'admiration.

LINA.

Se peut-il?

RAPHAEL.

Je n'ai pu le supposer. (*Mouvement de Lina.*) Ah! je sais que je n'avais point le droit d'être jaloux.

LINA, *avec effort.*

N'importe, Raphael, il faut nous voir... plus rarement.

RAPHAEL.

Que dites-vous?... c'est impossible! Ah! ne m'enviez pas mon seul bonheur! que vous importe que je sois là, que je vous dise mon amour, puisque vous ne le partagez pas?... (*Mouvement de Lina.*) Lina, écoutez-moi, comme un fou, par bonté, par compassion, sans croire à mes paroles! Vous n'avez pas à les redouter, puisqu'elles ne troublent pas votre âme!

LINA, *se cachant le visage dans ses mains.*

Qu'en savez-vous?

RAPHAEL.

Quoi! vous aussi!

LINA, *avec explosion.*

Eh bien! oui, votre passion m'agite! Sans la partager, je me sens troublée; vos paroles me jettent dans je ne sais quelle douleur mêlée de doutes et d'amertumes.

RAPHAEL, *avec joie.*

Ah!...

LINA.

C'est comme une fièvre, comme une fascination; il me semble, par instants, que mon âme dominée par la vôtre, s'indigne de cet esclavage. Ah! par pitié, ne prolongez pas ces convulsions de ma conscience, c'est vous que j'implore!... S'il est vrai que vous m'aimiez, soyez généreux; aidez-moi vous même à retrouver le repos.

RAPHAEL.

Oh! Lina, ces agitations dont vous vous effrayez ne sont que les révoltes d'un cœur qui aspire au bonheur, qui se sent le droit de le connaître, et dont vous n'écoutez point les cris.

LINA, *fascinée et reculant.*

Taisez-vous... Raphaël... ah! quand vous me parlez, mon esprit demeure comme étourdi, je ne trouve rien à vous répondre... et cependant, je ne veux pas vous écouter! (*Elle se laisse tomber sur le fauteuil à gauche en se cachant le visage.*)

RAPHAEL, *à genoux et avec passion.*

Lina! ah! vous ne savez pas combien je vous aime! quand je suis là près de vous, quand je sens sur moi votre regard, quand j'entends votre voix, toute ma raison me quitte.

LINA, *se levant.*

Ah! je ne puis vous entendre.

RAPHAEL, *la retenant.*

Restez! O mon Dieu! que ne puis-je vous faire partager mon

trouble, Lina ! (*Il lui prend la main avec un cri de joie.*) Ah ! Lina, ta main tremble.

LINA, *égarée.*

Non !.

RAPHAEL, *se relevant.*

Tu pâlis, Lina, tu as compris mon amour. (*Il la prend dans ses bras.*)

LINA, *se débattant.*

Non... Raphaël... grâce !...

RAPHAEL.

Tais-toi... tais-toi...

LINA, *se débattant.*

Laissez-moi !.. on vient. (*Stankar paraît à la porte du fond.*)

LINA.

Ah !..

RAPHAEL, *à part.*

Encore lui.

SCENE VIII.

LINA, STANKAR, RAPHAEL.. (*Stankar s'avance entre eux en les observant, regarde Lina qui baisse les yeux et lui dit avec simplicité et émotion, en lui tendant une lettre :*

RAPHAEL.

Une lettre de Rudolphe.

RAPHAEL, *surpris.*

Dieu !

LINA, *tremblante.*

De Rudolphe !.. (*Elle avance la main avec hésitation.*)

STANKAR, *la regardant.*

Craignez-vous de la lire ?

LINA, *vivement.*

Oh ! non... (*Elle prend la lettre et l'ouvre.*)

RAPHAEL, *vivement.*

Vous venez de la recevoir ?

STANKAR.

Un de mes gardes forestiers est allé la chercher à Insbruck. J'étais certain qu'il y avait au fond de toute cette affaire quelque trahison... Rudolphe a écrit plusieurs fois et n'a reçu aucune de nos lettres.

LINA, *qui lit.*

En effet, il s'étonne de notre silence comme nous nous étonnions du sien ; il ne peut, dit-il, le supporter plus longtemps ; il a fait solliciter l'autorisation de venir me reprendre aux Sennhutten.

RAPHAEL.

Et il l'a obtenue ?

LINA.

Un sauf-conduit vient de lui être accordé, il arrive dans quelques jours.

RAPHAEL, *à part.*

Dieu !...

STANKAR.

Dans quelques jours ! ah ! je ne crains plus rien, alors : Avec lui, Lina, reviendra votre calme et votre bonheur.

LINA.

Oui... ô mon père ! merci. (*Elle se jette dans les bras de Stankar, mouvement de Raphaël.*)

LINA.

Ah ! cette lettre... je veux la relire... Chère écriture. (*Elle baise la lettre.*)

STANKAR.

Mais avant tout il faut y répondre.

LINA.

Vous avez raison.

STANKAR.

Viens, tu trouveras tout ce qu'il te faut dans le cabinet de Rudolphe.

LINA.

Oui, je lui écrirai entourée de ses papiers, de ses livres ; tout me rappellera son souvenir ! (*Elle fait un mouvement pour sortir, aperçoit Raphaël et tressaille.*) Ah ! (*d'une voix contrainte*) n'aurai-je rien à dire à Rudolphe de la part de son ami ?

RAPHAEL.

Dites-lui... que j'envie son bonheur. (*Lina détourne la tête et sort par le fond avec Stankar.*)

SCÈNE IX.

RAPHAEL, *seul.*

Ame insaisissable... tout à l'heure troublée, éperdue, elle était près de céder, et la seule espérance du retour de Muller me l'enlève... Ah ! il n'y a point un instant à perdre... Mais comment tromper la surveillance de ce major ?... — Je l'éloignerai ! — le grand forestier m'en a fourni le moyen. Je ne voulais l'employer que plus tard ; mais le temps presse. Rudolphe revient [illegible] dès qu'il sera ici, Lina m'échappe si elle [illegible] major partira ce soir même. Il suffit de lui donner un ordre. (*Il va à la porte, apercevant Fritz.*) Ah ! Fritz...

SCENE X.

RAPHAEL, FRITZ, *entrant.*

FRITZ.

Monsieur...

RAPHAEL, *mystérieusement.*

Cette dépêche pour le major.

FRITZ.

Oui, monsieur.

RAPHAEL, *de même.*

C'est de la part du grand forestier.

FRITZ.

Bien.

RAPHAEL, *de même.*

Va. (*Fritz sort par la gauche.*)

SCENE X.

RAPHAEL, STANKAR, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à la cantonade.*

Puisque je vous l'affirme, major.

STANKAR, *à la cantonade.*

Laissez donc. (*Frédéric entre avec Stankar; il est un peu échauffé par le banquet.*)

FRÉDÉRIC, *riant.*

Ha! ha! ha! ce diable de major... — Bonjour, Raphaël. (*A Stankar.*) Puisque je vous dis que je viens de dîner avec le grand forestier.

STANKAR.

Parbleu! on s'en aperçoit.

FRÉDÉRIC.

Et je vous répète qu'il a fait votre éloge.

RAPHAEL.

En effet, il a dit que le major était le meilleur inspecteur des forêts du royaume.

STANKAR, *allant à la cheminée.*

Eh bien! il a menti.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc?

STANKAR.

Parce qu'il n'en sait rien.

FRÉDÉRIC.

C'est possible; mais il est censé le savoir en sa qualité de grand forestier, et c'est tout ce qu'il faut pour votre avancement; car vous aurez de l'avancement... C'est convenu, je vous ai recommandé.

STANKAR.

Vous?

FRÉDÉRIC.

Pour la première direction vacante... Je vous aurais même présenté au comte s'il n'avait quitté Salzaburg en sortant de table. — Mais avant de partir, il a voulu nous faire ses adieux; il a fait apporter une caisse de vins de France.

RAPHAEL.

Ah!

FRÉDÉRIC.

On a chanté, porté des toasts, et chacun, comme dit notre grand romancier Tieck, mon ami Tieck, chacun s'est abreuvé de ce soleil liquide!

STANKAR.

Oui, et je vois que pour votre part vous ne vous êtes pas mis à l'ombre.

RAPHAEL.

Quand je suis sorti, le comte avait déjà la tête échauffée.

FRÉDÉRIC.

Oh! ce n'était rien; il fallait le voir après le vin de France! Il nous a fait la biographie de toutes les jolies femmes de Vienne et d'ailleurs; on eût cru entendre un nouveau décaméron de l'Allemagne... imité de Boccace... Boccace... encore un de mes amis.. Ah! c'est-à-dire non: je ne l'ai pas connu, celui-là. Il y avait une histoire pour chaque ville...

RAPHAEL.

En vérité!

FRÉDÉRIC.

Eh! parbleu! j'y pense, il nous en a raconté une, major, dont vous pourrez nous nommer le héros ou plutôt la victime.

STANKAR.

Moi?...*

FRÉDÉRIC.

Oui, ce doit être un de vos confrères.

RAPHAEL, *inquiet.*

Comment?

FRÉDÉRIC.

Voici ce que c'est. Il s'agit d'un jeune homme...; le comte ne l'a pas nommé... amoureux pour le moment d'une femme charmante... qu'il n'a pas nommée davantage, et qui en est aimé.

RAPHAEL, *voulant interrompre.*

Mais je ne vois là rien de bien intéressant.

* Raphaël, Frédéric, Stankar.

FRÉDÉRIC.

Attendez, attendez, La femme charmante a un mari.

STANKAR.

Ah !

FRÉDÉRIC,

Je dis un mari, parce que c'est l'éternel ennemi; mais peut-être s'agit-il d'un père?

RAPHAEL, *roulant l'arrêter.*

Mon Dieu !... Frédéric...

FRÉDÉRIC, *continuant.*

D'un tuteur... le comte n'a point dit lequel; mais enfin d'un de ces tyrans légitimes auxquels la loi accorde le droit d'être insupportable impunément. Or, il faut nécessairement l'éloigner.

RAPHAEL, *inquiet.*

Que va-t-il dire?

FRÉDÉRIC.

Par bonheur le tyran est employé dans l'administration des forêts...

RAPHAEL, *vivement.*

Assez, Frédéric...

STANKAR, *qui devient attentif.*

Des forêts, dites-vous?

FRÉDÉRIC, *très-fort.*

Des forêts.

RAPHAEL, *à part.*

Dieu !

FRÉDÉRIC.

Si bien que le comte en sa qualité de grand forestier doit lui faire expédier l'ordre de se rendre pour huit jours aux exploitations de la Bohême.

RAPHAEL, *à part.*

Le bavard !

FRÉDÉRIC, *riant.*

Que dites-vous du moyen, major?

STANKAR.

Je le trouve digne de celui qui l'emploie et de celui qui le fournit.

RAPHAEL, *à part.*

Impossible de s'en servir maintenant.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Ha! ha! je vois d'ici ce malheureux recevant sa dépêche et obligé de faire ses adieux...

SCENE XI.

LES MÊMES, FRITZ, *entrant par le fond.*

FRITZ, *donnant le papier au Major.*

Pour monsieur le major.

RAPHAEL, *à part.*

Tout va se découvrir !

FRÉDÉRIC, *qui regarde Raphaël, dit à part.*

Qu'a donc Raphaël?

STANKAR, *regardant la lettre.*

C'est le cachet du grand forestier.

FRÉDÉRIC, *frappé.*

(*A part.*) Du grand forestier !... Comment?... est-ce que ce serait...

RAPHAEL, *bas.*

Et oui, malheureux.

FRLDÉRIC, *bas.*

Vous! Ah ! je comprends... à cause de madame Dalchid que le major surveille.

STANKAR, *qui a ouvert la dépêche, à lui même.*

Que vois-je?... ordre de partir pour la Bohême.

RAPHAEL, *à Frédéric.*

Vous nous avez perdus !...

FRÉDÉRIC.

Non, laissez-moi faire...(*Un silence.—Stankar regarde Raphaël qui semble embarrassé. Frédéric cherche à se donner un air dégagé.*)

STANKAR, *allant à Frédéric.*

Vous désiriez connaître monsieur de Wrangel, le mari, le père, ou l'oncle auquel l'ordre du comte devait être adressé...

FRÉDÉRIC.

Moi? C'est-à-dire j'aurais désiré... Oui... Mais la chose est impossible... L'ordre ne lui a point été envoyé...

STANKAR.

Comment?

RAPHAEL, *à part.*

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Eh ! mon major, voilà le curieux de l'histoire ! Le comte s'est mal expliqué ou son secretaire l'a mal compris ; bref, la dépêche au lieu d'être expédiée au mari (*avec intention*), au mari en question, l'a été à un de ses confrères.

RAPHAEL, *à part, avec joie.*

Ah !

STANKAR, *à part.*

Se peut-il ?

FRÉDÉRIC.

Vous comprenez que c'est là le piquant, une erreur d'adresse qui tourne au profit de la morale... Niez donc après cela la providence !

RAPHAEL, *bas à Frédéric.*

Je ne vous croyais pas tant de présence d'esprit.

FRÉDÉRIC, *de même.*

Ni moi non plus! c'est le vin de France.

STANKAR, *à part.*

Ils s'entendent !

FRÉDÉRIC.

Je voudrais seulement savoir qui a été la victime de l'erreur et qui a reçu la dépêche.

STANKAR.

La voici.

RAPHAEL.

Quoi ! c'est vous, major ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! quel hasard !

STANKAR, *le regardant.*

Vous croyez.

RAPHAEL.

Mais il faut réclamer près du comte.

STANKAR.

Il vient de partir... M. de Wrangel l'a dit. (*Dorothée entre par la gauche.*)

FRÉDÉRIC.

Vous pouvez au moins lui écrire et attendre la réponse.

STANKAR.

Je dois quitter les Sennhutten ce soir même.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *qui a entendu les derniers mots* *.

Qui? vous, major?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah ! madame Dalchid...

STANKAR.

Je viens d'en recevoir l'ordre.

* Raphael, Dorothée, Frédéric, Stankar.

DOROTHÉE.

Et vous partez?

FRÉDÉRIC, *avec intention en la regardant.*

Oui... il part!

DOROTHÉE.

Est-ce possible!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle a l'air étonné encore!... Oh! les femmes!

DOROTHÉE.

Mais vous ne partez point à cette heure...

FRÉDÉRIC.

C'est la meilleure, au contraire ; le courrier va passer dans un instant.

STANKAR.

En effet. (*A part.*) Plus de doute! ils ne veulent point que je sois ici cette nuit.

RAPHAEL.

Seulement le major n'a point de temps à perdre.

STANKAR.

Vous avez raison, monsieur... (*Il va décrocher son manteau de voyage.*)

DOROTHÉE.

Je n'en reviens pas!... D'autant qu'il va faire de l'orage.

FRÉDÉRIC, *qui s'est approché d'elle, lui dit à voix basse.*

Vous voyez qu'il ne se doute de rien...

DOROTHÉE, *étonnée.*

Plaît-il?

FRÉDÉRIC, *de même.*

J'ose espérer, ma cousine, que vous apprécierez un jour ma discrétion et mon désintéressement.

DOROTHÉE, *de plus en plus étonnée.*

Qu'est-ce que cela signifie?

FRÉDÉRIC, *mystérieusement.*

Je sais tout.

DOROTHÉE.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Tout...

DOROTHÉE, *très-haut.*

Tout, quoi?

FRÉDÉRIC, *effrayé.*

Chut donc...

STANKAR, *qui a mis le manteau et pris son chapeau, s'approche de Dorothée et de Frédéric.*

Me voilà prêt.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Mais ma cousine Lina n'est point avertie.

STANKAR.

Je sors par le salon, je l'embrasserai en passant. (*Fritz entre par le fond.*)

FRÉDÉRIC.

Je vous suis, major.

RAPHAEL.

Je me retire. (*Saluant Dorothée.*) Madame...

DOROTHÉE, *lui donnant sa main à baiser.*

Au revoir...

FRÉDÉRIC, *à part, d'un air malin.*

Au revoir, c'est clair.

RAPHAEL.

Je prie le major de recevoir mes souhaits d'heureux voyage.

STANKAR.

Je vous salue, monsieur.

DOROTHÉE, *à Fritz.*

Eclairez à M. de Leuthold... (*Raphaël prend son chapeau et sort par la porte du fond.*)

DOROTHÉE, *à Frédéric.*

Prenez garde au petit escalier... Ah! voici l'orage qui commence. (*On entend un tonnerre éloigné. Elle sort par la gauche avec Frédéric.*)

SCENE XII.

RAPHAEL, *reparaissant brusquement au fond*, FRITZ.

RAPHAEL, *à lui-même.*

Il va partir, l'occasion ne saurait être plus favorable. Fritz!

FRITZ, *étonné.*

Monsieur!

RAPHAEL, *montrant une porte à gauche.*

La chambre de Lina est au fond de ce corridor?

FRITZ.

Oui, monsieur.

RAPHAEL, *indiquant une autre porte également à gauche, mais plus sur le devant.*

Et l'on y arrive par cette galerie où je puis me cacher et at-

tendre? Allons! (*Il fait un mouvement pour entrer dans la gaie.*)

FRITZ, *effrayé.*

ment, monsieur...

RAPHAEL.

Silence! tu n'as rien vu, rien entendu?

FRITZ, *troublé.*

Non, monsieur.

RAPHAEL, *montrant la petite porte à droite.*

Seulement, que demain, au point du jour, je trouve cette porte ouverte.

FRITZ.

Elle le sera.

RAPHAEL.

On vient, tais-toi. (*Il entre à gauche, Fritz éteint la lampe et sort par le fond; l'orage augmente; demi-nuit.*)

SCENE XIII.

LINA, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *à Lina.*

Allons... remettez-vous donc, ma cousine.

LINA.

Oh! cet orage et ce départ subit m'ont saisie comme s'ils m'annonçaient un malheur!

DOROTHÉE.

Quelle idée!

LINA.

N'avez-vous point trouvé à mon père quelque chose d'extraordinaire?

DOROTHÉE.

Du tout... je lui ai trouvé quelque chose de très-ordinaire... (*à part*) un air maussade. (*Regardant la pendule.*) Oh! minuit déjà!... Il est temps de songer au repos...

LINA.

Oui... (*Un coup de tonnerre et un éclair.*) Ah!

DOROTHÉE.

Qu'avez-vous donc?

LINA.

Rien; c'est ce coup de tonnerre... je suis devenue si nerveuse. (*A elle-même.*) Puis cette chambre au fond du corridor est si écartée des autres .. Allons... j'ai honte de ma frayeur, je devrais être tranquille, aujourd'hui surtout... Bonsoir, Dorothée.

DOROTHÉE, *en prenant un des flambeaux.*

Bonsoir, Lina, à demain. (*Elles s'embrassent; Dorothée sort*

par le fond; Lina prend le second flambeau et entre dans la chambre à gauche. — Nuit.)

(La petite porte à droite s'ouvre, et Stankar paraît enveloppé dans un manteau. — Orage.)

SCENE XIV.

STANKAR, *à lui-même.*

Personne ne m'a vu rentrer... (*Posant des pistolets sur la table.*) Et maintenant que cet homme vienne s'il l'ose!...

ACTE III.

Le théâtre représente un salon. Au fond, une porte et une fenêtre; portes à droite et à gauche. A droite, un guéridon avec ce qu'il faut pour écrire, un fauteuil; à gauche, un canapé. Quand le rideau se lève, Jorg est assis sur le canapé et lit la Bible; Stankar regarde à la porte du fond, Dorothée écrit des invitations de soirée sur le guéridon.

SCENE I.

STANKAR, DOROTHÉE, JORG.

DOROTHÉE.

Ainsi mon cousin Rudolphe est encore au salon?

STANKAR.

Il reçoit les ministres et les professeurs de Saltzbourg.

DOROTHÉE, *se levant.*

Qui lui parlent latin?... comme c'est distrayant *... Depuis quelques heures qu'il est arrivé, je n'ai encore pu que l'entrevoir, et cependant je voudrais le féliciter, car il paraît que son voyage a été un triomphe... grâce à ses prédictions et à celles de monsieur. (*Elle montre Jorg.*)

STANKAR.

Les Ashasveriens de Saltzbourg ont déjà demandé à l'entendre.

DOROTHÉE.

Vraiment? Ah! mais alors nous aurons des discours, des cérémonies. Ce sera charmant. Du reste, monsieur doit savoir et pourrait nous dire au juste... (*Jorg reste immobile.*) Oui, mais il ne nous dit rien. Il paraît que le vieux prêche, mais qu'il ne cause pas.

JORG, *à lui-même.*

Esclaves aveugles de l'opinion! ce qu'ils admirent chez Stifellius, ce n'est ni sa doctrine ni son génie, c'est le succès!

* Jorg, Dorothée, Stankar.

DOROTHÉE.

Combien Lina doit être heureuse du retour de Rudolphe! d'autant que depuis quelque temps son état m'inquiétait. (*A Stankar.*) Tenez, depuis le soir où vous avez failli partir pour la Bohème...*

STANKAR.

Oui. (*A part.*) On dirait que cette nuit a caché quelque secret fatal...

DOROTHÉE.

A propos, major ; j'ai fait avertir tous les amis de la famille... Nous voulons improviser une petite fête pour célébrer le retour de Rudolphe.

STANKAR.

Je le sais.

DOROTHÉE.

On fera de la musique, on dansera...

JORG.

Ici?...

DOROTHÉE.

Oui, et j'espère que monsieur nous fera l'honneur...

JORG, *se levant sans l'écouter et s'adressant à Stankar.*

A-t-on dit à Stifellius qu'il était attendu ce soir au temple?

STANKAR.

Il a promis de vous y joindre, mais auparavant il veut serrer la main à ses amis, revoir Lina, surtout.

JORG, *à part.*

Toujours elle, le détournant de sa mission!

DOROTHÉE, *regardant au fond.*

Le voici avec ma cousine.

JORG, *à part.*

Je reviendrai... (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, STIFELLIUS, *tenant le bras de Lina et penché vers elle, il entre par la gauche, sans voir les autres personnages.*

STIFELLIUS, *à Lina, tendrement.*

Enfin je te revois, je te revois! mais pourquoi faut-il que ce soit si faible et si souffrante? Lina, appuie-toi sur mon bras, tes mains là, près de mon cœur.**

DOROTHÉE.

Ah! vous avez décidément congédié les professeurs?

* Jorg, Stankar, Dorothée.
** Dorothée, Stifellius, Lina, Stankar.

STIFELLIUS.

Oui, je suis libre enfin, je puis me retrouver au milieu de vous. (*Il leur prend successivement la main.*) Ah ! depuis si longtemps j'aspirais à cette h[illegible] réunion.

STANKAR.

Nous aussi ; mais votre absence a été bien longue.

STIFELLIUS.

Trop longue, je le crains. (*Il regarde Lina qui est allée s'asseoir à droite et semble plongée dans une rêverie abattue.*) La séparation brise toujours quelques-uns des liens de l'intimité, elle rend les âmes moins confiantes et moins familières.

DOROTHÉE.

Ne croyez donc pas cela !

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDERIC, RAPHAEL.

FRÉDÉRIC.

Où est-il ?... où est-il ?...

DOROTHÉE.

Voici notre cousin de Wrangel.

FRÉDÉRIC.

Oh ! le voilà notre pasteur, notre prophète, notre apôtre, notre Luther...

STIFELLIUS, *apercevant Raphaël et le saluant.*

Monsieur de Leuthold... (*Mouvement de Lina*.*)

FRÉDÉRIC.

Oui, voilà celui dont la parole remue toutes les âmes, « comme le vent remue les feuilles dans les forêts, » selon la belle expression de mon condisciple Burger... j'ai un grand homme de plus pour ami... et dans ma famille !...

STANKAR.

Ce qui vous empêche de demander comment se porte Lina.

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous avez raison** ; mais à quoi bon s'informer de sa santé ? (*Montrant Stifellius.*) La voilà ; elle vient de lui arriver par une chaise de poste ; je lui trouve déjà les yeux plus brillants.

STIFELLIUS.

Parce qu'elle a pleuré.

FRÉDÉRIC.

Cela va sans dire ; il faut toujours que la femme arrose de lar-

* Raphael, Dorothée, Frédéric, Stifellius, Lina, Stankar.

** Raphael, Dorothée, Stifellius, Frédéric, Lina, Stankar.

mes ses joies... comme dit cet excellent Lessing... que j'aurais pu connaître, s'il n'était pas mort... (*A Stifellius.*) Ah ! mais dites-moi, j'allais oublier, est-il vrai qu'on vous ait élevé un arc de triomphe quand vous avez quitté Inspruck?

STIFELLIUS.

En effet.

RAPHAEL.

Monsieur Muller a aussi reçu des sérénades à Neustadt et à Neubourg.

FRÉDÉRIC.

Ah ! bah !

RAPHAEL.

Et les jeunes filles de Hoff lui ont offert des fleurs.

DOROTHÉE.

Vrai ?

STIFELLIUS.

Sans doute... mais...

FRÉDÉRIC, *avec enthousiasme.*

L'avenir est à vous, grand homme, homme de génie.(*Mouvement de Stifellius.*) Oui, vous avez du génie, mon cousin, c'est moi qui vous le déclare et je m'y connais; tous mes amis en ont... Ah! mais nous vous fêterons également; nous avons là déjà toutes nos invitations... Ah ! si vous saviez combien je suis heureux de vous voir... et ma cousine aussi ! Cela va hâter sa convalescence, car elle a été fort malade, assez malade pour n'avoir pu recevoir ni moi, ni Raphaël.

RAPHAEL.

Je me suis en effet présenté vainement.

DOROTHÉE.

Ah ! ceci me rappelle qu'un pauvre batelier de la Salzach et aussi venu tous les jours pour parler à mon cousin Rudolphe ; tout à l'heure il était encore là.

STIFELLIUS.

Le vieux Walter, je l'ai vu. (*Frédéric qui est allé prendre les invitations de soirée fait signe à Dorothée et tous deux sortent.*)

STANKAR.

Il semblait bien agité.*

STIFELLIUS.

Oui, il m'a parlé d'abord d'un air si mystérieux et si embarrassé qu'il m'a troublé moi même. Il venait me confier un secret et me demander un conseil.

STANKAR.

Comment?

* Raphael, Stifellius, Stankar, Lina

STIFELLIUS, *confidentiellement.*

Il y a quelque temps qu'il passait dans sa barque, au point du jour, devant une des maisons bâties comme celle-ci, au bord du fleuve, lorsqu'il vit tout à coup une fenêtre s'ouvrir, et un jeune homme se précipiter sur le balcon, comme s'il eût cherché un moyen de fuir.

STANKAR.

Un jeune homme !

RAPHAEL, *à part.*

Que dit-il !

STIFELLIUS.

Derrière lui était une femme qui se tordait les mains de désespoir.

LINA, *à part.*

Oh !

STIFELLIUS.

Le jeune homme eut l'air d'hésiter un instant, mais il n'avait sans doute aucun autre moyen d'échapper, car il monta sur la balustrade de fer, atteignit les branches d'un peuplier, et s'en servit pour descendre.

LINA *et* RAPHAEL, *à part.*

Ciel !

STANKAR, *qui observe Lina.*

Et il y a de cela ?

STIFELLIUS.

Huit jours peut-être ! l'obscurité n'a point permis à Walter d'apercevoir les traits du fugitif, mais un portefeuille trouvé près de lui et qu'il m'a remis....

LINA.

A vous ?

STIFELLIUS.

Avec! le droit d'en user selon que me le conseillerait ma conscience.

LINA, *se levant.*

Et que comptez-vous en faire ?

STIFELLIUS.

Pour découvrir celui auquel il devait être rendu, il fallait l'ouvrir, pénétrer dans un secret honteux! ... J'ai pensé que sa perte offrait moins de dangers que sa restitution. Je l'ai livré aux flammes.

LINA, *avec joie.*

Ah !... (*Elle chancelle et s'appuie au fauteuil.*)

STIFELLIUS, *étonné.*

Qu'avez-vous, Lina ?

LINA, *vivement.*

Moi! rien, j'écoute.

STIFELLIUS, *s'approchant de Lina.*

Voyez, monsieur de Leuthold, elle souffre... Vous pour qui la science n'a pas de secrets, ne pouvez-vous pas la guérir?

RAPHAEL.

Je le voudrais.

STIFELLIUS.

Sa main est tremblante.

RAPHAEL.

L'émotion de votre arrivée, sans doute...* (*Il prend la main de Lina qui veut la retirer. Bas.*) Je vous en prie...

LINA, *bas.*

Monsieur...

RAPHAEL, *bas.*

Voulez-vous donner des soupçons... (*Lina laisse prendre sa main.*) Il faut que vous m'accordiez une entrevue.

LINA, *bas.*

Moi!

RAPHAEL, *bas.*

Cette lettre vous expliquera mes motifs.

LINA.

Je ne veux pas la lire...

RAPHAEL, *bas.*

Vous la trouverez dans votre livre.

STIFELLIUS, *qui était allé rejoindre le Major au fond, revient.*

Eh bien!

RAPHAEL.

Ce n'est rien, une excitation nerveuse, seulement; il suffira d'un peu de repos. (*Il s'éloigne de Lina. Stifellius vient à elle et la conduit près de la fenêtre, au fond.***)

STANKAR, *à Raphaël.*

Du repos... oui, mais croyez-vous qu'elle puisse en retrouver, monsieur?

RAPHAEL, *de même.*

Pourquoi le major me fait-il cette question?

STANKAR, *de même.*

Et pourquoi monsieur de Leuthold ne répond-il pas? sa science ne lui a-t-elle point révélé la cause d'un mal si persistant et si profond?

RAPHAEL.

Peut-être, mais je n'aurai garde de dire ma pensée, je connais trop le mépris du major pour la médecine.

* Stankar, Stifellius, Raphaël, Lina.

** Stankar, Raphaël, Lina, Stifellius.

STANKAR.

Non, mais pour certains médecins. (*Frédéric et Dorothée rentrent par la gauche.*)

LINA, *à Stifellius.*

Écoutez.

RAPHAEL.

Monsieur, vous oubliez...

STANKAR.

Vous aurais-je insulté?

RAPHAEL.

Je pourrais le croire...

LINA, *redescendant vivement.*

Qu'y a-t-il donc?

STIFELLIUS.

Une querelle...

RAPHAEL, *légèrement.*

Non... le major et moi nous causons en nous disputant comme d'habitude.*

FRÉDÉRIC.

Mais c'est donc une guerre sans trêve?

RAPHAEL.

Parce qu'elle est sans danger. (*Mouvement du major, bas.*) Ne donnez pas d'inquiétude à votre fille, monsieur.

DOROTHÉE, *à Raphaël.*

Puisqu'il en est ainsi, je vous emmène pour terminer nos préparatifs.

FRÉDÉRIC, *regardant au fond.*

D'autant plus que voici des invités.

STIFELLIUS.

Déjà!

FRÉDÉRIC.

Le major va nous aider à les recevoir.

DOROTHÉE.

Et nous vous annoncerons au salon.

FRÉDÉRIC.

C'est cela, venez, major.

STANKAR, *à part.*

Oh! je rejoindrai monsieur de Leuthold.

SCENE IV.

LINA, STIFELLIUS.

STIFELLIUS, *regardant Lina, à part.*

Quel abattement!... pas un regard... pas un mot de tendresse.

* Stankar, Raphael, Frédéric, Dorothée, Lina, Stifellius.

(*Haut en s'approchant.*) Eh bien, ils nous ont enfin laissés, Lina.

LINA, *troublée.*

Rudolphe...

STIFELLIUS, *lui montrant le canapé à gauche.*

Assieds-toi là. (*Il la fait asseoir.*) Que je puisse te regarder... Ah! si tu savais combien j'ai désiré cette heure.*

LINA.

Est-ce vrai?

STIFELLIUS.

J'étais si isolé, si inquiet, si malheureux loin de toi! puis tu ne peux comprendre, Lina, de quel dégoût profond je me suis senti saisi au milieu de cette société à laquelle je me trouvais mêlé, et que je devais m'efforcer de guérir.

LINA.

N'y avez-vous donc point trouvé des triomphes, des plaisirs?

STIFELLIUS.

Des plaisirs? Ah! tu as cru aux paroles de madame Dalchid, qui t'a vanté cette vie de frivoles passions; mais si tu connaissais le monde où elle a vécu... ce monde où j'ai vu le mal adoré sans remords, le culte des sentiments sacrifié à celui du plaisir et de l'or; des jeunes gens, au front desquels la couronne des illusions s'était fanée avant d'éclore, des vieillards niant Dieu, les deux pieds dans la tombe et se hâtant de donner à la débauche quelques heures dérobées à la mort; partout des hommes avides, sans flamme dans le cœur, railleurs des vertus dont ils n'ont pas le courage, rapetissant la vie à leur taille, et vendant tout au poids de la jouissance grossière! ah! cette société, elle est semblable au cadavre qu'emporte la mer, parce qu'il surnage, parce qu'il a gardé la forme humaine et l'apparence du mouvement, on croit qu'il vit, mais la corruption seule le soutient au-dessus des flots, et sous cette mort agitée, vous cherchez en vain les battements d'un cœur.

LINA.

Que dites-vous?

STIFELLIUS.

Les femmes elles-mêmes, ces éternelles gardiennes de la pudeur et du dévouement, les femmes ont accepté cette corruption, elles s'y sont mêlées; les plus hardis dans le vice sont devenus l'objet de leur admiration et de leur amour, partout le lien de la famille a été rompu, le foyer domestique ouvert, le mariage profané... (*Mouvement douloureux de Lina.*) Ah! c'est au milieu de ce chaos de désordre et de honte, Lina, que ta pensée me venait comme une consolation, en songeant à toi, je me disais que toute pureté, tout amour n'étaient point perdus; alors, je me

* Lina, Stifellius.

suis sauvé de cette fange humaine ; j'en ai secoué le souvenir en arrivant à notreseuil, et je suis entréici comme dans un lieu saint. (*Il s'asseoit près de Lina.*)

LINA, *troublée.*

Stifellius, ne parlez pas ainsi... Oh ! je ne mérite pas tout le bien que vous pensez de moi.

STIFELLIUS, *avec amour.*

Tais-toi ! tu te ne connais pas toi-même Lina. Ah! malheur à moi, si je n'avais pu reposer mon amour dans une pleine confiance, si j'avais été trompé !

LINA, *d'une voix entrecoupée.*

Quoi ! vous... si bon... si miséricordieux... N'auriez-vous donc point pardonné ?

STIFELLIUS, *avec force, se levant.*

Non.... non.. Oh ! l'indulgence est facile, quand on ne blesse pas l'intérêt vivant de notre cœnr ; mais il y a au fond de tous les hommes un point qu'on ne peut frapper impunément, un trésor qu'aucune main ne peut toucher ; et ce trésor, pour moi, c'est ton amour !... Oh ! si je le perdais...

LINA, *se couvrant le visage.*

Ah!

STIFELLIUS, *vivement.*

Lina, pourquoi ce trouble?

LINA.

Pardon, Rudolphe... mais ce que vous dites... (*Elle fond en larmes.*) Mon Dieu ! mon Dieu!

STIFELLIUS.

Mais qu'y a-t-il ?... Que se passe-t-il dans votre cœur? Depuis mon arrivée, j'essaye de te retrouver joyeuse et tendre comme autrefois ; tes yeux se baissent, ta main tremble dans la mienne, tu souffres de quelque chagrin que tu ne veux pas me faire connaître !

LINA, *se levant.*

Non.

STIFELLIUS.

Alors, regarde-moi, souris-moi, songe que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage.

LINA, *tressaillant.*

Ah ! je le sais...

STIFELLIUS, *tendrement.*

L'anniversaire de ce jour où tu consentis à porter le même nom que moi... (*Il lui prend la main.*) où je te vis pour la première fois à ta main l'anneau de ma mère.

LINA, *retirant vivement sa main.*

Ah !

STIFELLIUS.

Il n'y est plus ! (*Il reprend vivement les deux mains de Lina.*) Lina, Lina, qu'avez-vous fait de cette bague d'alliance ?...

LINA, *éperdue.*

Cette bague...

STIFELLIUS, *soupçonnant.*

Où est-elle ?... répondez !

LINA, *reculant contre le canapé.*

Ah ! vous me faites peur !

STIFELLIUS.

Peur ?... Qu'ai-je donc dit, qu'ai-je fait pour cela ? Cet anneau, vous savez ce qu'il est devenu ?... Pourquoi ne point répondre ? .. pourquoi vous troubler à ce point ?... Mais, parlez donc !

SCENE V.

LINA, STIFELLIUS, STANKAR.

STANKAR.

Muller...

RUDOLPHE.

Qu'y a-t-il encore ?... que me veut-on ?

STANKAR.

Vos amis vous demandent.

RUDOLPHE, *avec emportement.*

Eh ! ne puis-je donc être libre un instant ? Au criminel qui va mourir, on accorde un peu de silence, de repos et de solitude... moi seul ne pourrai-je obtenir une heure qui m'appartienne ?...

STANKAR.

Pourquoi cet emportement ?

STIFELLIUS, *se rendant maître de lui-même.*

Ah ! pardon; major... pardon, mon père... puisqu'il le faut... je vous suis...

STANKAR.

Venez. .

STIFELLIUS,

Oui*. (*A Lina.*) Mais je reviendrai tout à l'heure!

SCENE VI.

LINA, *seule.*

Tout à l'heure ! ah ! je suis perdue ! Il y a un instant, il ne soupçonnait rien, il me disait tout son amour, et plus il m'en

* Lina, Stankar, Stifellius.
** Lina, Stifellius, Stankar.

faisait comprendre la noblesse et la grandeur, plus je sentais mon abaissement... et maintenant il faudra répondre à ses questions, à ses doutes!... me laisser arracher mot à mot cet aveu horrible.. Dire : je vous ai trompé! à lui qui sera là... qui me regardera! Ah! c'est impossible! tout, plutôt que ce supplice... Puisqu'il n'y a plus d'espoir... eh bien! je n'attendrai pas le coup, j'irai au-devant! j'écrirai! oui, sur-le-champ! *(Elle va au guéridon à droite.)* Il le faut, il le faut! *(Pressant ses mains sur son cœur.)* O mon cœur! du courage! *Elle écrit.)* Rudolphe! *(Suffoquée par les sanglots.)* Je ne puis pas... *(Elle lutte un instant contre sa douleur, puis se remet à écrire. Stankar reparaît au fond.)*

SCÈNE VII.

LINA, STANKAR.

STANKAR, *à part.*

Il faut que je sache tout... *(Apercevant Lina qui écrit.)* Ah! *(Il s'approche.)*

LINA, *sans le voir ; elle s'interrompt.*

Non, ce n'est pas cela!

STANKAR, *posant la main sur le papier de Lina.*

Une lettre! *(Lina se détourne et pousse un cri en se levant. Elle pose la main sur la lettre.)*

STANKAR.

Ne cherchez point à la cacher, vous écriviez à M. de Leuthold.

LINA.

Moi?

STANKAR, *lui arrachant la lettre.*

Cette lettre, je veux la voir.

LINA.

Non.

STANKAR, *l'arrachant.*

Laissez, laissez! *(Il lit.)* « Rudolphe!... »

LINA, *avec un cri.*

Ah! pas devant moi!...

STANKAR.

Restez! *(Il lit.)* « Rudolphe, je ne suis plus digne de vous...» *(Lina se couvre le visage de ses mains et tombe assise sur le canapé. Stankar paraît un instant comme étourdi, puis relit d'une voix tremblante.)* « Plus digne de vous!... » Je ne me suis donc pas trompé! *(Avec une colère concentrée.)* Malheureuse! et tu oses rester là, devant moi!... et tu ne trembles pas!

* Lina, Stankar.

LINA, *se levant éperdue.*

Mon père... grâce!...

STANKAR.

Ce n'est pas à moi qu'il faut demander grâce, mais à Rudolphe! Plus digne de vous! et c'est toi, toi-même qui as écrit cet aveu!

LINA, *d'une voix entrecoupée.*

Je ne pouvais le retenir plus longtemps... je souffrais trop.

STANKAR.

Et lui... avez-vous songé à ce qu'il allait souffrir en lisant ces mots? avez-vous pensé qu'avec cette lettre vous alliez lui envoyer le désespoir, la mort?

LINA.

Que dites-vous?

STANKAR.

La mort!... car il n'y survivra pas, vous le savez.

LINA, *éperdue.*

Oh! ne dites point cela, mon Dieu! Je veux qu'il vive! Mais que faut-il donc faire?... accepter un amour auquel je n'ai plus de droits... tromper Rudolphe!

STANKAR.

Vous l'avez bien pu pour le couvrir de honte, et vous ne l'oseriez pas pour le sauver du désespoir! Ah! dites que vous n'avez pas le courage de l'expiation. Parce que vous trouverez trop difficile de supporter en silence le poids de vos remords, vous préférez confesser la faute, sans vous demander s'il y a un homme que cet aveu déshonore ou tue!... Ce n'est pas assez pour vous d'avoir été infâme, vous voulez être lâche!

LINA, *blessée.*

Mon père!

STANKAR.

Vous voulez être lâche, mais cela ne sera pas! Il s'agit de sauver Rudolphe, et vous le sauverez... Cet amour que vous ne méritez plus, vous le subirez... Ce sera votre châtiment...

LINA.

Ah! c'est trop horrible!

STANKAR.

Pensez-vous donc que le coupable ait le choix du supplice? Vous obéirez, madame, vous vous montrerez calme, empressée, joyeuse.

LINA.

Non! jamais, jamais!

STANKAR.

Jamais! je promets bien de ne rien laisser paraître, moi qui sais

tout ! je trouverai bien la force de vous appeler tout haut ma fille, moi qui vous mepris̀e...

LINA, *tendant les bras avec un cri, et tombant à genoux.*

Ah ! mon père !

STANKAR.

Debout ! madame; essuyez ces yeux, étouffez ces soupirs.

LINA, *sanglottant.*

Non... c'est impossible.

STANKAR, *avec force.*

Il le faut, je le veux.

LINA, *sanglottant toujours.*

C'est impossible.

STANKAR.

Il y va de la vie de Rudolphe.

LINA, *se levant avec un cri.*

Ah ! oui ! oui, mon père j'obéirai, je me tairai.

STANKAR.

Ecoutez... quelqu'un... lui peut-être?

LINA.

Lui... Ah ! s'il me voit je suis perdue.

STANKAR.

Venez, venez. (*Il la fait entrer à droite et il la suit.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, RAPHAEL, *puis* JORG.

RAPHAEL, *entrant par le fond.*

Le major et Lina... elle m'évite. Ah ! il faut que j'obtienne le rendez-vous qu'elle me refuse; ce billet j'espère la décidera. Voici son livre... (*Il s'approche de la table à droite ou se trouve le livre de Lina.*) J'en ai toujours sur moi la double clef... (*Il ouvre le fermoir du Klopstock, cache le billet et ferme à clef.*)

JORG, *paraissant à la fenêtre du fond.*

Que vois-je ?

RAPHAEL, *à lui même.*

Je l'ai avertie qu'elle le trouverait là...

JORG, *à part.*

C'est un des amis de Stifellius sans doute, mais lequel ? je veux savoir... (*Il disparait, on entend la voix de Frédéric.*)

RAPHAEL, *s'éloignant vivement de la table.*

Ah ! il était temps !

SCENE IX.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *entrant par la gauche.*

FRÉDÉRIC, *à la cantonade.*

J'y vais... (*Apercevant Raphaël.*) Tiens, vous êtes ici?...

RAPHAEL.

Vous me chercheiez ?

FRÉDÉRIC.

Non, je viens prendre la Messiade de Klopstock. (*Il cherche sur la table et prend le livre de Lina. Jorg qui arrive le lui voit entre les mains. Il croit que c'est lui qui a déposé la lettre.*)

JORG, *qui le regarde fixement et de près, à lui-même.*

Ah! c'est donc cet homme ?

FRÉDÉRIC, *qui croit que Jorg lui parle.*

Monsieur ? (*Jorg le regarde, secoue la tête et s'éloigne.*)

FRÉDÉRIC.

Pourquoi me regarde-t-il comme ça ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, STIFELLIUS, *entrant par la gauche avec* DOROTHÉE, *puis* STANKAR *et* LINA, *entrant par la droite.*

STIFELLIUS, *à Jorg.*

Ah! je vous demandais, Jorg; pourquoi ne pas nous avoir rejoints ?*

JORG.

Veux-tu donc que je me mêle à ces plaisirs profanes ?

STIFELLIUS

Quoi! vous condamnez même ces réunions d'amis ?

JORG.

D'amis !... crois-tu que la joie de ton retour les attire ici? Comme toujours, ces fêtes frivoles couvrent la séduction et la honte. (*Lina et Stankar entrent par la droite.*"")

STIFELLIUS.

Que dis-tu ?

JORG.

Je dis que là, à l'instant, sous mes yeux, un homme à ouvert ce livre, dont il avait la clef, qu'il y a caché une lettre.

STIFELLIUS, *frappé.*

Une lettre?

JORG.

Et qu'il en attend la réponse.

STIFELLIUS.

Se peut-il ?

* Jorg, Stifellius, sur le devant à gauche ; au fond, Dorothée et Raphaël.

** Jorg. Stifellius, Dorothée, Raphaël, Frédéric et Lina à la fenêtre du fond, Stankar.

JORG.

Ainsi ce livre sert chez toi à une correspondance coupable, puisqu'elle se cache.

STIFELLIUS, *agité.*

Et celui qui a déposé cette lettre, il est ici ?

JORG, *montrant Frédéric qui parle à Lina.*

Regarde, là-bas, près de cette fenêtre.

STIFELLIUS.

Frédéric avec Lina ! ô mon Dieu ! se pourrait-il ? mes soupçons de tout à l'heure. Oh !.. comment m'assurer !..

JORG.

Plus tard, maintenant l'heure presse... (*Jorg s'éloigne de Stifellius qui reste pensif.*)

DOROTHÉE, *s'approchant de Stifellius.*

Eh bien, qu'avez vous donc cher cousin? vous restez là rêveur... Songez-vous par hasard à la prédication que vous devez faire tout à l'heure?

FRÉDÉRIC.

Au fait, je n'y pensais pas; c'est ce soir qu'a lieu la réunion des disciples, le gouverneur a donné l'autorisation; si nous y allions tous!

RAPHAËL.

En effet.

DOROTHÉE.

Il y aura foule, ce sera charmant.

FRÉDÉRIC.

Et nous danserons en revenant:

RAPHAEL.

Et dites-nous, Stifellius, quel sera le sujet de votre enseignement ?

STIFELLIUS, *qui est allé vers le guéridon à droite où est le livre de Lina.*

Mon sujet, vous voulez le connaître,* ce sera la trahison de Judas.

RAPHAEL, *à part.*

Comment ?

STIFELLIUS.

Oui, j'appellerai la malédiction de Dieu et des hommes, non seulement sur le lâche qui vend son maître, mais sur tous les traîtres. Sur celui, par exemple, qui se glisse au foyer domestique... je le montrerai le sourire sur les lèvres, la main tendue vers l'ami qu'il trompe, portant son infamie comme une cou-

* Jorg, Dorothée, assise sur le canapé, Frédéric, Raphaël, Stifellius, Stankar.

ronne, et pour prononcer contre lui l'anathème...je n'aurai qu'à répeter les vers du poëte. (*Il saisit le livre de Lina.*)

LINA, RAPHAEL *et* STANKAR.

Ah!..*

STIFELLIUS, *qui ne peut ouvrir le livre.*

Ce livre est fermé.

DOROTHÉE.

Ma cousine doit en avoir la clef.

LINA.

Ciel!

STIFELLIUS, *à Lina.*

Donnez, madame...

LINA, *reculant.*

Moi?

STIFELLIUS.

Ce fermoir ne peut-il donc s'ouvrir?

LINA.

Monsieur...

STIFELLIUS.

Alors, je le brise! (*Il ouvre violemment la Bible, le billet de Raphaël tombe*!...) Ah! une lettre... je vais donc savoir..."

STANKAR, *vivement.*

Arrêtez, Stifellius! (*Haut.*) Cette lettre, vous ignorez qui l'a écrite... à qui elle est destinée, vous n'avez point le droit de la lire.

STIFELLIUS.

Laissez.

STANKAR.

Non! (*Il saisit la lettre et la déchire.*)

STIFELLIUS.

Que faites-vous? malheuréux! (*Il lève les deux mains en signe de menace.*)

LINA, *voulant l'arrêter.*

Rudolphe! ah!(*Elle s'évanouit dans les bras de Dorothée et de Frédéric.*)

STIFELLIUS.

Lina!

RAPHAEL, *l'arrêtant.*

Prenez garde, monsieur Muller, ces émotions la tuent!...

* Jorg, Dorothée, Frédéric, Raphaël, Lina, Stifellius, Stankar.
** Jorg, Dorothée, Frédéric, Lina, Stifellius, Raphaël, Stankar.

STANKAR, *de l'autre côté de la scène, met la main sur l'épaule de Raphaël et lui dit bas.*

Ce soir, près du vieux temple!... Je vous laisse le choix des armes!

ACTE IV.

Le théâtre représente un ancien cimetière. A droite, des arbres, des tombes et une grande croix avec des marches ; à gauche, le temple éclairé. — Demi-nuit.

SCÈNE I.

STIFELLIUS *et* JORG *entrant.*

JORG.

Tu le vois, l'entrée du temple est éclairée, tout a été disposé pour la réunion de nos frères.

STIFELLIUS, *agité et distrait.*

En effet... Et quand vous avez vu déposer une lettre dans le livre de Lina, vous êtes sûr que cet homme en avait la clef?....

JORG.

Sûr... Mais repousse maintenant ces pensées, rappelle-toi seulement le ministère que tu vas remplir. Souviens-toi, Stifellius, que tu vas avoir à expliquer notre sainte doctrine devant une foule nouvelle ; ta parole doit ouvrir des cœurs hautains que le doute a fermés, raffermir les timides et glorifier les forts! Prépare-toi à la lutte : tout à l'heure le peuple remplira ce temple, tu auras là tes disciples, tes amis, ta famille...

STIFELLIUS, *qui était rêveur, tressaille.*

Ma famille... Ah! oui, vous avez raison... Lina viendra, elle l'a promis. Oui, il faut qu'elle entende ma voix... ce sera une épreuve... je pourrai suivre sur son visage l'effet de ma parole, et si elle se trouble encore...

JORG.

Stifellius...

STIFELLIUS, *agité.*

Si elle se trouble, plus de doute... elle m'aura trompé, et alors je partirai sur-le-champ... aujourd'hui même.

JORG.

Mais c'est du délire!

STIFELLIUS.

Eh bien, oui. Cet amour est ma force, ma volonté, ma vie! tout me vient de lui et tout retourne à lui! Dans ces derniers

temps, si vous avez trouvé ma parole plus puissante, mon zèle plus ardent, c'est que je pensais à Lina ; mes triomphes n'étaient plus pour Dieu, mais pour elle! Heureux, j'étais fort et je suis redevenu faible depuis que je souffre. Vous avez cru que j'avais l'énergie de l'apôtre, mon père, je n'avais que celle de l'amant.

JORG, *avec indignation.*

Et tu oses l'avouer? tu ne rougis point de cette lâcheté de cœur! Tu refuses de sacrifier ton amour devant cette croix où ton maître a sacrifié sa vie! Mais as-tu donc oublié que tu appartenais à notre croyance? Si tu ne veux point la trahir, redeviens homme, fais ton devoir.

STIFELLIUS.

Je le ferai, je le ferai.*

JORG.

L'heure avance... on peut venir... entre au temple, demande à Dieu de la force.

STIFELLIUS.

Oui, oui, mon père! (*Jorg le conduit à la porte du temple, où il entre.*)

SCÈNE II.

JORG, *seul à la porte du temple, regardant Stifellius s'éloigner.*

Toujours l'amour pour arrêter de nobles missions!.... on cherche en vain sa route par les plus hauts sommets de la vie, toujours quelque voix fascinante vous en fait redescendre !... vous vous endormez dans votre force comme Samson sur les genoux d'une femme aimée, et vous vous réveillez esclave! (*Il demeure rêveur.*)

SCENE III.

JORG, *à la porte du temple,* RAPHAEL, *entrant par le fond sans le voir.*

RAPHAEL.

Personne encore! J'arrive à temps.... j'ai pu avertir Lina.... elle sait que je suis ici. (*Apercevant Jorg.*) Ah !... ce vieillard... comment l'éviter ?...

JORG, *à part.*

Un de nos frères, sans doute. (*A Raphaël.*) Viens-tu déjà pour la prédication, frère ?... l'heure n'est point encore sonnée.

RAPHAEL.

Je l'attendrai! (*Il va vers le cimetière au fond.*)

JORG.

Du moins il n'aura pas été témoin du trouble de Rudolphe... En avertissant le gardien du temple, je puis faire retarder la réunion de quelques instants! (*Il entre dans le temple.*)

* Jorg, Stifellius.

SCÈNE IV.

RAPHAEL, *revenant*, *puis* LINA.

RAPHAEL.

Il s'éloigne! (*Apercevant Lina qui entre par la droite.*) Ah! on sort de chez Rudolphe! — Lina!

LINA, *effrayée.*

Plus bas! au nom du ciel! mon père était là tout à l'heure, il pourrait vous entendre, et un pareil éclat achèverait de me perdre... n'avez-vous pas vu que Rudolphe avait déjà tout deviné?

RAPHAEL.

Non, Frédéric excite seul sa défiance, le major a détruit la preuve qui eût pu l'éclairer, il sera facile d'apaiser ses soupçons.

LINA.

Apaiserez-vous aussi mes remords?

RAPHAEL.

Des remords! pour avoir cédé à votre cœur?

LINA, *vivement.*

Non... oh! non... lorsque vous êtes venu vers moi parlant un langage inconnu et enivrant, vous n'avez point ému mon cœur, vous avez seulement confondu ma raison! les autres peuvent me croire votre complice, mais vous, vous savez bien que je suis votre victime; vous avez vu ma douleur, vous savez que je ne vous ai jamais aimé.

RAPHAEL.

Eh bien, soit; je vous ai aimée seul; mais je vous aime toujours, Lina, toujours plus ardemment, plus follement! car vos froideurs ont blessé mon cœur sans le lasser, et mon amour a grandi sous vos mépris.

LINA.

Prouvez-le-moi donc, monsieur; ces lettres que je vous ai écrites dans des jours de délire, cet anneau enlevé par vous, rendez-les-moi; partez surtout, quittez Saltzbourg.

RAPHAEL.

Moi, vous abandonner maintenant, vous laisser derrière moi livrée à la colère de ceux que j'ai outragés!

LINA.

Monsieur!..

RAPHAEL.

Ah! vous me connaissez mal! Avide d'amour, de bonheur, je les ai poursuivis, non comme un trésor que l'on dérobe, mais comme un bien que l'on sait conquérir. Je n'ai jamais fui à l'heure de rendre compte, lors même qu'il fallait solder avec mon repos

ou avec mon sang! Aujourd'hui vous êtes en péril, on me menace; ma place est ici pour répondre à ceux qui me haïssent et pour défendre ceux que j'aime.

LINA.

Me défendre? mais ne comprenez-vous pas que c'est me perdre? tout ce que j'attends de vous désormais, tout ce que je vous demande, c'est l'absence et l'oubli! Ah! ne me refusez pas, monsieur; vous m'avez ôté jusqu'à l'espérance. Eh bien, je ne vous maudirai pas, je promets de ne pas vous haïr, je vous remercierai, oui, je vous remercierai, moi joyeuse et pure avant de vous connaître et dont vous avez fait cette malheureuse qui est là devant vous.

RAPHAEL.

Que faites-vous, madame? Plus vous tremblez, plus je me sens le devoir de rester ici; plus votre voix me supplie, plus mes regrets se fondent en attendrissements, plus je suis réattiré malgré moi vers cet invincible amour.

LINA.

Que dites-vous?

RAPHAEL.

Oui... le danger lui-même semble le faire grandir, car il y a des heures où la menace excite, où la tempête enivre, où le bonheur a besoin d'être un défi.

LINA.

Ah! vous voulez ma perte! Eh bien! j'irai même au devant!*

RAPHAEL.

Ecoutez-moi!..

LINA.

Rudolphe saura tout!

RAPHAEL.

Rudolphe!..

SCENE V.

LES MÊMES, STANKAR.

STANKAR.

Il ne saura rien!

LINA.

Mon père...

STANKAR.

Rentrez, Lina.

LINA, *le regardant.*

Moi?.. que voulez-vous faire? (*Avec explosion.*) Ah! je resterai!

STANKAR, *amèrement.*

Faudra-t-il prier M. de Leuthold d'user de son influence?

* Raphaël, Lina.

LINA.

Ah!

STANKAR.

Allez! (*Lina sort par la droite.*)

SCENE VI.

RAPHAEL, STANKAR.

RAPHAEL, *avec impatience.*

Nous voilà seuls enfin, monsieur, que voulez-vous? (*Stankar ouvre son manteau et montre des armes.*) Des armes!

STANKAR.

Choisissez!

RAPHAEL.

Et qui vous a dit que j'acceptais ce duel?

STANKAR.

Pouvez-vous donc le refuser?

RAPHAEL.

Vous vous êtes déclaré mon ennemi, monsieur, avant de me connaître, vous m'avez forcé à subir ici vos railleries et vos insultes; en cherchant à me rendre odieux à votre fille, vous avez intéressé ma fierté à lui plaire, vous en avez fait, pour ainsi dire, le prix d'une lutte entre nous, et vous m'avez forcé à la victoire; n'accusez donc que vous de tout le passé.

STANKAR.

Choisis, te dis-je.

RAPHAEL.

Le major oublie que pour un tel combat les chances doivent être égales.

STANKAR.

Ne le sont-elles pas?

RAPHAEL.

Non, car vous seul avez intérêt à ce duel. Si je succombe, le secret de ce qui s'est passé s'éteint avec moi, et vous délivrez à jamais Lina de ma présence; si je l'emporte, au contraire, ma victoire même m'empêche de paraître à ses yeux taché de votre sang; ainsi, quoi qu'il arrive, vous me séparez d'elle!

STANKAR.

Mais, ne comprends-tu pas qu'il faut que cela soit? Ne vois-tu pas que tu es à ma merci, que je suis le père de cette femme, que j'ai le droit d'exiger une réparation?

RAPHAEL.

Vous ne le ferez pas, major. (*Mouvement de Stankar.*) Vous

ne pouvez le faire; car, pour justifier cette réparation, il faudrait en déclarer le motif...

STANKAR, *tressaillant.*

Oh!

RAPHAEL, *ironiquement.*

Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui suis à votre merci.

STANKAR.

Ah! je te forcerai bien à me rendre raison, dussé-je t'insulter publiquement.

RAPHAEL.

Moi? ma vie entière parle assez haut pour que je n'aie plus à faire mes preuves de courage; si je ne réponds point à la provocation d'un vieillard, nul ne croira que j'ai eu peur, mais tout le monde répétera que ma générosité a voulu l'épargner.

STANKAR, *hors de lui.*

Oh! c'est trop! Raphaël de Leuthold, si tu es encore un homme, ne me force pas à une de ces insultes qui font rougir celui qui les fait. N'est-ce donc point assez de te dire que je te méprise et que je te hais?... que tu es un traître... un menteur... un infâme... quoi! pas même un éclair de honte ou de colère dans tes yeux... n'y a-t-il donc plus en toi une seule trace d'honneur, un seul souvenir de fierté... quoi... plus rien...

RAPHAEL, *froidement.*

Monsieur le major voit qu'il me reste au moins la patience.

STANKAR, *hors de lui.*

O mon Dieu! mon Dieu!... et ne point connaître d'injure qui puisse remuer cette âme de boue... (*Comme si un souvenir lui revenait subitement.*) Oh! je me trompe... (*Vivement.*) Écoute, Raphaël de Leuthold.

RAPHAEL.

Encore.

STANKAR.

Peu t'importe que l'on répète que tu es un misérable et un lâche, n'est-ce pas? eh bien, je ne le dirai pas; mais je dirai que le nom que tu portes est un mensonge.

RAPHAEL, *tressaillant, vivement.*

Major!

STANKAR.

Je dirai que tu ne le dois pas à ta naissance, mais que tu l'as reçu comme une aumône.

RAPHAEL, *agité.*

D'où savez-vous?

STANKAR.

Je dirai que le noble comte Raphaël de Leuthold a été ramassé dans la fange d'un hospice.

RAPHAEL, *avec un cri furieux.*

Ah ! une épée... Monsieur, une épée.

STANKAR, *avec un élan de joie lui tendant une épée.*

Enfin !

RAPHAEL.

C'est un combat à mort.

STANKAR.

A mort.

RAPHAEL, *montrant le fond.*

Venez là... (*Raphaël jette son manteau, Stankar en fait autant, ils se placent vis-à-vis l'un de l'autre et engagent le combat**.)

SCENE VII.

LES MÊMES, STIFELLIUS, *sortant du temple.*

STIFELLIUS.

Quel est ce bruit... Un cliquetis d'épées. (*Apercevant Stankar et Raphaël.*) Un duel... (*Il court à eux.*) Bas les armes.**

RAPHAEL *et* STANKAR.

Stifellius !

STIFELLIUS, *les reconnaissant.*

Vous !... vous, l'épée à la main... Ah ! c'est Dieu qui m'envoie... (*Il les amène sur devant de la scène.*) Est-ce bien vrai, major, et vous Raphaël ! Malheureux ! mais vous ne voyez donc pas ou vous êtes ?... des tombes sous vos pieds et la croix au dessus de vos têtes !...

STANKAR, *voulant aller ailleurs.*

Eh bien... plus loin...

STIFELLIUS, *avec energie.*

Vous trouverez Dieu partout !... Revenez à vous, major. Mais quelle peut être la cause de cette querelle ?..

STANKAR, *balbutiant.*

La cause...

STIFELLIUS.

D'où vient cette fureur ? je veux le savoir, parlez !

STANKAR.

Moi !

RAPHAEL.

Pourquoi hésiter, monsieur ?... répondez. Vos insultes et vos menaces m'ont forcé à ce combat; prouvez que vous en aviez le droit. Rudolphe vous écoute, justifiez devant lui votre provocation.

* Stankar, Raphael.

** Stankar, Stifellius, Raphael.

STANKAR, *furieux.*

Quoi! tu oses encore!...

STIFELLIUS.

Stankar.

STANKAR.

Oh! ne cherchez point à nous retenir, Stifellius; tous les anges du ciel me prieraient pour cet infâme que je serais sourd; il faut que l'un de nous meure.

STIFELLIUS.

Ah! je ne vous quitte pas, je m'attache à vos pas, je vous suivrai partout comme un assassin.

STANKAR, *blessé.*

Stifellius... tu oublies à qui tu parles.

STIFELLIUS, *s'élançant vers la croix, dont il monte les marches.*

Je parle au nom de ce Dieu, comme son ministre, et ce titre l'emporte sur tous les autres; c'est à vous d'écouter avec respect. Bas ces armes! que celui de vous qui a offensé l'autre s'élève jusqu'au repentir; que celui qui a été offensé laisse tomber le pardon de son âme... Raphaël! (*Il prend l'épée de Raphaël et la jette au pied de la croix.*) Stankar! (*Stankar refuse son épée.*) Que ces mains ennemies se tendent l'une vers l'autre. (*Il veut prendre la main de Stankar qui la retire.*)

STANKAR.

Jamais!...

STIFELLIUS, *tendant la main à Raphaël.*

Raphaël, tu es plus sage, toi, ta main... ta main... (*Raphaël tient lui donner la main.*)

STANKAR, *hors de lui, à Raphaël.*

Infâme! tu oses serrer sa main après l'avoir trahi!

STIFELLIUS *et* LINA, *qui paraît à droite.*

Trahi!

STANKAR.

Dieu! qu'ai-je dit!

STIFELLIUS, *saisi.*

Achevez, major.

STANKAR.

Laissez-moi.

STIFELLIUS.

Ah! parlez, il le faut, je le veux.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LINA, *qui s'est approchée, puis* JORG.

LINA, *voyant les épées.*

Dieu! des armes.*

* Stankar, Stifellius, Lina, Raphael.

STIFELLIUS.

Lina... Ah ! je saurai donc enfin la vérité ! Venez, madame.

LINA, *reculant.*

Rudolphe, grâce, grâce!

STIFELLIUS, *avec un cri.*

Grâce ! ainsi c'était cet homme...

STANKAR, *s'élançant vers Stifellius.*

Muller.

RAPHAEL, *à part.*

Tout est perdu!

STIFELLIUS, *égaré.*

C'était vrai... c'était vrai... Oh ! non, c'est impossible... Non... (*Allant à Lina et la ramenant sur le devant du théâtre.*) Dites que tout cela est faux... que j'ai menti... dis-moi quelque chose enfin !... mais non, vous vous taisez, vous tremblez... Ah ! tout est vrai... (*Lina se réfugie sur les marches de la croix.*) Et tu n'as pas peur que je t'écrase là, sous mes pieds. (*Lina tombe à genoux sur les marches de la croix.*)

STANKAR, *s'interposant.**

Non... ce n'est point elle que tu dois punir... (*Il relève Lina et la fait passer par derrière lui ; Jorg entre par le fond.*) **

STIFELLIUS.

Ah !... vous avez raison... (*Montrant Raphaël.*) Le coupable, c'est lui... je comprends tout maintenant... Ce duel c'était mon honneur que vous vouliez venger ; mais me voilà ! à moi cette arme ! (*Il arrache à Stankar son épée.*)

RAPHAEL.

Que faites vous?...

STIFELLIUS.***

Défends-toi... relève cette épée. (*Raphaël relève vivement l'épée jetée aux pieds de la croix.*)

LINA *et* STANKAR.

Ah !

STANKAR.

Rudolphe.

RAPHAEL.

Non... je ne croiserai pas le fer contre vous...

STIFELLIUS, *dans le délire.*

Tu refuses? malheureux ! mais tu ne vois donc pas que ma raison s'égare? que si tu ne défends pas ta vie je te tuerai! Raphaël ! n'entends-tu pas des voix qui t'appellent du fond de ces tombes?... L'heure du châtiment est venue... (*Il s'avance l'épée haute vers Raphaël.*)

* Stifellius, Stankar, Lina, Raphaël.

** Stifellius, Lina, Stankar, Jorg, au fond, Raphael.

*** Lina, Stankar, Stifellius, Jorg, Raphaël.

LINA, *poussant un cri et se cachant le visage.*

Ah!

JORG, *qui est monté sur les marches de la croix.**

Stifellius... c'est sur cette croix que le Christ a pardonné à ses bourreaux. (*Stifellius a l'épée levée sur Raphaël, mais aux mots prononcés par Jorg, il s'arrête.*)

STIFELLIUS.

La croix!!!(*Il lève les yeux aperçoit la croix, recule.*) La croix!.. ô mon Dieu! mon Dieu! (*Il tombe à genoux. Raphaël remonte vers le fond, et Stankar l'arrête au passage.*)

STANKAR.

Nous nous reverrons, monsieur.

RAPHAEL.

Je l'espère... (*Il prend son chapeau et son manteau déposés sur une tombe et sort. On entend des chants religieux dans le temple.*)

STIFELLIUS, *sortant de son abattement.*

Qu'entends-je... je ne me trompe pas... ces chants.** (*Il se lève et regarde.*)

JORG, *qui a retiré l'épée des mains de Stifellius et qui l'a jetée au pied de la croix.*

Stifellus, ce sont tes frères.

STIFELLIUS.

Que veulent-ils de moi?

JORG.

Des consolations et des encouragements.

STIFELLIUS.

A moi! des encouragements, des consolations? Oh! c'est une raillerie! ce que je veux moi... c'est me venger?

JORG.

Stifellius, reviens à toi!...

STIFELLIUS, *hors de lui.****

Ah! laissez moi, ai-je donc perdu le droit d'être homme. Quand on m'enlève tout, quand je sens ma tête qui se perd de désespoir et de rage, vous qu'on n'a point frappé, vous descendez, de votre piédestal, comme une froide statue, vous mettez votre main de marbre sur mon cœur, et vous vous me dites: Tais-toi! Ah! dites donc aussi à mon sang de ne pas brûler mes veines, à mon cœur de ne pas se briser... Si vous me défendez la plainte, commencez donc par m'ôter la douleur...

* Lina, Stankar, Stifellius, Jorg, Raphael.
** Lina, Stankar, Jorg, Stifellius.
*** Lina, Stankar, Stifellius, Jorg.

JORG.

Plus bas, malheureux... Ecoute! (*Le chant reprend.*)

STIFELLIUS, *à part.*

Dieu!...

JORG, *bas à Stifellius.*

Entends-tu ces hymnes? Stifellius, détourne les yeux de la terre; rappelle-toi ce que tu es.

STIFELLIUS, *se serrant contre la croix avec un effort suprême.*

Oui, je suis prêtre, je suis prêtre!...* O mon Dieu... donnez-moi la force! mon Dieu! faites que je puisse leur parler de résignation, d'espérance.

JORG.

De pardon des injures.

STIFELLIUS.**

De pardon... Ah! jamais!

JORG.

Comment!...

STIFELLIUS.

Jamais... car elle a trompé lâchement celui qui avait mis en elle sa confiance et sa joie... celui qui l'aimait... plus que Dieu...*** (*Il retourne à la croix.*)

JORG.

Que dit-il?...

STIFELLIUS, *égaré au pied de la croix.*

Point de miséricorde... et qu'elle soit maudite!

LINA, *avec un cri.*

Ah! (*Elle tombe dans les bras de Stankar.*)

JORG.

Stifellius...

STIFELLIUS, *chancelant.*

Oui... maudite (*Il regarde Lina.*) Lina... non... Lina. Ah! je me meurs! (*Il tombe évanoui au pied de la croix.*)

ACTE V.

Le théâtre représente un salon. — Portes au fond, à droite et à gauche. — A droite, une chaise et un guéridon avec tout ce qu'il faut pour écrire. —A gauche, une chaise.

SCÈNE I.

JORG, *près de la porte à gauche*; STANKAR, *près de la porte à droite.*

JORG, *à part.*

Rudolphe est toujours enfermé... Que peut-il avoir résolu?...

* Lina, Stankar, Jorg, Stifellius.
** Stankar, Lina, Stifellius, Jorg.
*** Stankar, Lina, Jorg, Stifellius.

STANKAR, *à part.*

Madame Dalchild est avec Lina, c'est bien.

JORG, *à part.*

J'ai fait savoir à Stifellius que les Ashasvériens inquiets demandaient à le voir. Aura-t-il trouvé, pour cela, assez de courage ?

STANKAR, *à part.*

Je me suis vainement présenté deux fois chez M. de Leuthold, mais il aura reçu mon billet.

JORG, *allant à la chaise à gauche.*

Je ne sors point d'ici sans avoir sa réponse.

STANKAR, *allant au guéridon à droite.*

Avant la fin de cette journée, je veux être vengé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, STIFELLIUS, *entrant par la porte à gauche* *.

STANKAR, *l'apercevant.*

Muller.

STIFELLIUS, *à Jorg.*

Pardon, mon père. (*A Stankar.*) Excusez-moi, major, si, depuis hier, j'ai tenu cette porte fermée à tout le monde. J'avais besoin de la solitude pour me reconnaître et pour m'interroger. Vacillant entre deux abîmes, je devais me recueillir avant de choisir ma route... Enfin, ce choix est fait.

JORG.

Ah!

STANKAR, *inquiet.*

Eh bien?

STIFELLIUS, *à Stankar*

Je veux voir votre fille, major.

STANKAR, *avec joie.*

Lina?

JORG.

Comment?

STIFELLIUS, *à Jorg.*

Vous, mon père, annoncez aux disciples de notre foi que dans une heure je serai au milieu d'eux.

JORG, *avec joie.*

Bien! (*Il remonte vers la porte du fond.*)

STANKAR.

Quels sont donc vos projets, Muller?

* Jorg, Stifellius, Stankar.

STIFELLIUS.

Vous le saurez, major; mais avant j'ai besoin de parler à M. de Leuthold; je l'attends ici.

STANKAR.

Vous?

STIFELLIUS.

Je l'ai fait avertir, j'ai sa promesse et je suis surpris d'un retard...

JORG, *au fond.*[*]

Le voici.

STANKAR, *remontant vers le fond.*

Ah! moi aussi il faut que je lui parle.

STIFELLIUS, *l'arrêtant.*

Pardon, major; il est venu pour moi et je dois l'entretenir sans témoins... tout à l'heure vous saurez tout ainsi que Jorg.

JORG.

J'attendrai... (*Il sort par la gauche.*)

STIFELLIUS, *regardant au fond.*

M. de Leuthold... de grâce, major, laissez-moi.

STANKAR.

Soit. (*A part.*) Mais maintenant qu'il est venu, l'un de nous ne sortira pas vivant des Seunhutten. (*Il sort par la droite.*)

STIFELLIUS, *apercevant Raphaël.*

C'est lui... allons... pourquoi ce tressaillement? Apaise-toi, mon cœur... tu l'as promis!

SCENE III.

RAPHAEL, STIFELLIUS.

RAPHAEL.

Vous m'avez fait demander, monsieur Muller; j'ai dû me rendre à votre appel, et me voici prêt à en subir toutes les conséquences.

STIFELLIUS.

C'est ce dont je vais juger.

RAPHAEL.

Je prévois tous les reproches que vous pouvez me faire, mais je dois déclarer...

STIFELLIUS.

Pas un mot, monsieur; il y a des plaintes qui rapetissent, je n'en fais pas; des explications qui déshonorent, je n'en veux point.

RAPHAEL.

Je me tais alors; aussi bien, ce que vous désirez, ce n'est

[*] Stifellius, Jorg, Stankar.

point sans doute une justifiation, mais une vengeance; vous pouvez la prendre, monsieur, je ne vous la disputerai pas.

STIFELLIUS.

Vous m'avez mal compris. Hier, il est vrai, au premier instant, tout a disparu pour moi dans un nuage de douleur et de colère; mais, plus tard, j'ai senti que ma souffrance ne devait pas être la mesure de la faute, et si je vous ai fait venir, monsieur de Leuthold, ce n'est donc point pour une provocation, mais pour une demande.

RAPHAEL.

Une demande?

STIFELLIUS.

Si vous aviez rencontré dans le monde la fille du major, maîtresse de sa main, vous lui auriez donné votre nom; ce que vous auriez fait alors pour votre bonheur, pour le sien, vous ne le refuserez point sans doute aujourd'hui pour lui rendre l'honneur? Que feriez-vous, monsieur, si Lina était libre?

RAPHAEL.

Que dites-vous, Muller?...

STIFELLIUS, *vivement.*

C'est moi qui vous interoge, monsieur, répondez!

RAPHAEL.

Que puis-je répondre à une supposition impossible?...

STIFELLIUS.

C'est ce que nous allons savoir. (*Il sonne.*)

RAPHAEL.

Que prétendez-vous faire?

SCENE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

STIFELLIUS, *au domestique.*

Avertissez madame Muller que je l'attends. (*Le domestique sort.*)

SCENE V.

STIFELLIUS, RAPHAEL.

RAPHAEL.

Quoi! vous voulez?...

STIFELLIUS, *avec force.*

Je veux ne point laisser de prétexte à votre déloyauté... Je veux savoir si vous tenez plus à votre coupable indépendance qu'à l'avenir d'une femme que vous avez perdue. Lina va venir, monsieur, vous entendrez tout, vous saurez ce que je

veux faire... et puisse-t-elle accepter le seul moyen de réparation possible! souhaitez-le, monsieur, vous qui devez aimer la vie, vous qui avez tout sacrifié à ses plaisirs.

RAPHAEL.

Aussi les ai-je épuisés! Quand la fête de la jeunesse touche à sa fin, que les plus douces fleurs ont été effeuillées, pourquoi ne point quitter sans regrets les joies qui nous quittent.

STIFELLIUS.

Surtout lorsques ces joies ont fait la douleur des autres.

RAPHAEL, *vivement.*

Reprochez-les donc alors à celui qui m'a donné de tels entraînements. Est-ce moi qui ai voulu naître? me suis-je créé mes besoins et mes goûts? Si vous m'accusez de les suivre, accusez donc aussi tout ce qui, dans le monde, obéit à ses instincts ou au hasard!... accusez le lion qui cherche sa proie, l'orage qui passe et renverse!... le statuaire n'est-il pas responsable de l'image qu'il a taillée? Avant de me condamner, demandez compte à votre Dieu de ce que vous appelez des crimes?

STIFELLIUS, *avec emportement.*

Dites des lâchetés.

RAPHAEL, *avec noblesse.*

Monsieur Muller, quand un homme de cœur a un ennemi, il ne l'insulte pas, il le tue.

STIFELLIUS.

Ah! vous avez raison; on vient... c'est elle; entrez là, monsieur... (*Il montre la porte à droite.*)

SCENE VI.

LINA, STIFELLIUS.

LINA, *entrant vivement.*

Rudolphe... où est-il... (*L'apercevant.*) Ah! vous m'avez demandée, monsieur?

STIFELLIUS.

En effet, madame... j'aurais voulu nous épargner à tous deux ce dernier entretien; mais il était indispensable avant de nous séparer.

LINA.

Ah! vous partez!

STIFELLIUS.

Dès ce soir.

LINA, *avec douleur.*

Est-ce possible! vous, Rudolphe!

STIFELLIUS, *tressaillant.*

Madame!... ne m'appelez plus de ce nom; c'était celui que

vous donniez à un homme heureux, aimé... Cet homme n'existe plus... nous ne sommes désormais l'un pour l'autre que des étrangers.

LINA, *joignant les mains.*

Des étrangers !

STIFELLIUS.

Ne le savez-vous point, vous qui avez renoncé à mon amour en le trahissant ? Joie du foyer, confiance, espoir, tout a été emporté comme par un orage, ce ne sont plus que des feuilles mortes qui jonchent derrière moi le passé.

LINA, *avec prière.*

Monsieur...

STIFELLIUS.

Un instant j'ai cru que mon âme resterait ensevelie sous ces débris. Depuis hier, madame, j'ai souffert des tortures que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi ; j'ai passé cette nuit comme le Christ, dans une agonie et une sueur de sang ; mais enfin, de deux hommes qui luttaient en moi, il ne reste plus que le prêtre, et c'est lui qui vient vous apporter les dernières volontés de l'époux.

LINA.

Comment ?

STIFELLIUS.

Chacun de nous a désormais sa voie séparée qu'il doit suivre. Moi, je coutinuerai la mienne les regards tournés vers Dieu ; vous, appuyée au bras de l'homme qui peut seul maintenant vous faire remonter la pente du déshonneur ! (*Mouvement de Lina.*) Mais pour cela il faut que tous deux nous soyons libres.

LINA.

Que voulez-vous dire ?

STIFELLIUS.

En ne me faisant point connaître pour Stifellius, lors de notre union, je vous ai laissé dans l'erreur sur l'homme qui vous donnait son nom ; la loi vous permet de briser sans honte de pareils liens, et cet acte vous en fournit les moyens. (*Il présente un papier.*)

LINA.

Un acte de divorce !...

STIFELLIUS.

Je l'ai signé, madame.

LINA.

Vous !... Ah ! oui, vous en aviez le droit... vous pouvez tout exiger ! Aussi, tout à l'heure, quand j'ai appris que vous vouliez me voir, quand je suis accourue, je savais venir au-devant de

quelque coup mortel! mais j'espérais au moins qu'il ne me serait point porté sans que je pusse deviner un regret dans vos regards, quelque reproche dans votre voix, et rien, rien qu'un froid mépris; je suis tombée au-dessous de votre indignation!

ANDOLPHE.

Madame!

LINA.

Ah! par pitié, accusez-moi, maudissez-moi, foulez-moi sous vos pieds, que je me sente souffrir par vous, que dans votre colère, enfin, je trouve encore le souvenir de votre amour! (*Elle se jette à ses pieds.*)

STIFELLIUS, *avec amertume, la relevant.*

Ah! je comprends, madame; vous aviez pensé que ma douleur pourrait s'épuiser dans de vaines plaintes, et qu'après avoir répandu toutes les amertumes de mon cœur, j'accepterais ma honte avec résignation?

LINA.

Que dites-vous, monsieur?

STIFELLIUS, *plus amer.*

Peut-être même aviez-vous espéré que l'on pourrait réveiller en moi des souvenirs mal éteints, me troubler par les larmes et me surprendre un pardon.

LINA, *avec un cri.*

Ah! —Cet acte, monsieur... donnez.

STIFELLIUS.

Madame...

LINA.

Vous avez dit que mon nom écrit là brisait à jamais notre union? (*Elle signe.*)

STIFELLIUS.

Et vous signez?

LINA, *lui rendant le papier.*

Maintenant, monsieur, vous ne croirez plus que mes pleurs sont un piége, et puisque tout est rompu sans retour entre nous, vous pourrez m'entendre.

STIFELLIUS.

Ah! ne l'espérez pas.

LINA, *avec autorité.*

Il le faut, monsieur; si je n'ai plus le droit de m'adresser à l'époux, eh bien; j'en appelle au Ministre du saint Evangile! (*Mouvement de Stifellius.*) Il ne peut me refuser, car il en-

* Stifellius, Lina.

tend le condamné près de monter sur l'échafaud... Ce n'est plus la femme qui prie, monsieur, c'est la coupable...

STIFELLIUS, *roulant sortir.*

Laissez moi !

LINA, *barrant la porte et tombant à genoux.*

Prêtre, je viens me confesser à vous !

STIFELLIUS, *reculant.*

A moi !... Et qu'avez-vous à me dire?

LINA.

J'ai à vous dire... ce que Rudolphe a refusé d'entendre. Rudolphe, qui là, tout à l'heure, m'a parlé d'une réparation qui me faisait la femme d'un autre! (*Se relevant.*) Comme si, après notre séparation, le monde existait encore pour moi, comme si je voulais même de l'honneur reconquis à ce prix! comme s'il me restait la force de vivre après l'avoir perdu !

STIFELLIUS, *troublé.*

Madame...

LINA.

La femme d'un autre!... mais il n'a donc pas compris?... mais vous ne savez donc pas?... (*Avec explosion.*) Mais je vous aime toujours, moi !

STIFELLIUS.

Vous !

LINA.

Oh ! toujours !... Dieu m'en est témoin !

STIFELLIUS.

Malheureuse! et lui!... n'avez-vous donc pas accepté son amour?

LINA, *avec force.*

Non ; je l'ai subi ! car il a employé la ruse, la surprise, la violence !

STIFELLIUS.

Dieu !

LINA.

Oui, la violence ! (*Jorg paraît à la porte à gauche.*)

STIFELLIUS, *avec éclat.*

Se peut-il? Ah ! dès que le crime est à lui seul, je reprends mes droits pour le punir.

LINA.

Que voulez-vous faire?

STIFELLIUS, *s'élançant vers la porte à droite.*

Monsieur de Leuthold est là !

SCENE VII.

LES MÊMES, STANKAR, *paraissant sur le seuil de la porte à droite.*

STANKAR *.

Il n'y est plus !

STIFELLIUS.

Comment ?...

STANKAR.

Justice est faite !

LINA.

Ciel ! (*Elle va tomber sur le siége à gauche* **.)

STIFELLIUS.

Oh !

JORG, *s'approchant.*

Un meurtre !

STANKAR.

Non, un combat loyal, une expiation !... Maintenant du moins le secret de notre douleur ne sera qu'à nous seuls ; celui qui aurait pu le trahir est condamné à un éternel silence, et notre honte est effacée.

JORG.

Avec du sang ! Ah ! viens, Stifellius, fuis cette demeure qu'a marqué le sceau de la colère divine, et où tes yeux ne peuvent s'arrêter que sur la mort ou sur le déshonneur !

STIFELLIUS, *troublé.*

Mon père !...

JORG.

Tes frères sont réunis au temple ; ils attendent... viens ! (*Il l'entraîne.*)

LINA, *à part.*

Au temple !... ah ! il est ouvert à tous les désespérés... mo aussi, j'irai. (*Le rideau tombe.*)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente l'intérieur d'une église gothique. Le milieu de la scène est indiqué par une ligne de colonnes qui partagen l'église en deux parties. Une de ces colonnes est placé à l'endroit où serait une porte de fond dans un décor de salon La chaire s'y trouve adossée, et on y monte par un double escalier placé à droite et à gauche. — Au moment où le rideau s lève, la foule est agenouillée, l'orgue joue l'air du chœur de Ashasvériens ; *à la fin de cet air, Stifellius entre par la droit*

* Jorg, Lina, Stifellius, Stankar.
** Lina, Jorg, Stifellius. Stankar.

et vient s'appuyer tout pensif à l'escalier de la chaire; Lina entre un instant après par la gauche; Jorg entre par le fond de l'église.

LINA, STIFELLIUS, JORG.

JORG, *s'approchant de Stifellius et lui mettant la main sur l'épaule.*

Stifellius!

STIFELLIUS, *sortant de sa méditation.*

Ah!... me voici, mon père... je suis prêt.

LINA, *à part.*

Il va parler!... Ah! je pourrai l'entendre et le voir encore une fois... (*Voyant Stifellius venir vers elle, Lina se couvre de son voile, Stifellius tressaille à sa vue.*)

JORG, *à Stifellius.*

Qu'as-tu donc?

STIFELLIUS.

Rien... rien... (*A part.*) Oh! cette femme... c'est étrange... (*Jorg le conduit à la chaire et l'y fait monter par l'escalier placé à gauche.*)

LINA, *à part.*

Il ne m'a point reconnue... (*Elle écarte son voile, et vient se placer à genoux au bas de l'escalier à droite de la chaire.**)

STIFELLIUS, *dans la chaire, à Jorg qui se tient debout sur l'escalier de gauche.*

Restez là, Jorg... J'ai besoin de vous savoir près de moi.

JORG.

Si tu veux fortifier ton âme, Stifellius, regarde plutôt cette foule qui espère en toi seul.

STIFELLIUS.

Oui; vous avez raison. (*Tressaillant à la vue de Lina.*) Ah!...

JORG.

Qu'as-tu donc?

STIFELLIUS.

Mon père... ce n'était pas une erreur... c'est elle...

JORG.

Lina!... prends garde, malheureux, songe que tous les regards sont fixés sur toi, que toutes les oreilles t'écoutent... Domine ton cœur... ne vois-tu pas que la foule qui attend ta parole commence à s'étonner...

* Jorg, Stifellius, Lina.

STIFELLIUS, *avec désordre.*

Oui... mais ma tête n'est que trouble et confusion... Jorg, que leur dire... je sens que mes idées s'égarent...

JORG, *posant l'Évangile devant lui.*

Ouvre le livre saint, lis, et Dieu lui-même inspirera ta parole. (*Stankar entre par le fond.*)

STIFELLIUS.

Ah!... vous avez raison... (*Il fait un effort, ouvre la Bible et lit en balbutiant.*) « Alors, Jésus se tourna vers le peuple assem- » blé, et lui montrant la femme adultère qui était à ses pieds...

LINA.

Dieu! (*Éperdue, elle monte lentement l'escalier de la chaire.*)

JORG.

Que dis-tu?

STIFELLIUS, *continuant à lire.*

» La femme adultère qui était à ses pieds, il dit : Que celui de » vous qui est sans péché lui jette la première pierre... » (*Il jette un regard à Lina, qui est au milieu de l'escalier de droite.*)

LINA, *à part.*

Il n'achève pas.

STIFELLIUS.

« Et la femme... la femme... se leva pardonnée... »

LINA, *qui a gravi l'escalier tombe à genoux sur la dernière marche.*

Ah!

JORG.

Stifellius, que fais-tu?...

STIFELLIUS, *lui montrant l'Évangile.*

Pardonnée... c'est Dieu qui l'a écrit *. (*Il tend la main à Lina. Stankar tombe à genoux aux pieds de l'escalier, la foule l'imite. Tableau.*)

* Jorg, Stifellius, Lina, Stankar.

FIN.

Imp. Donnaud-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.